

T R A N S L I T T E R A T U R E

Outils pour anglicistes

Traduire en Espagne

TransLittérature

REPÈRES

Collèges, le réseau s'étend 3 *par Jacques Thiériot*

CÔTE À CÔTE

Les Mille et une nuits 8 *par Aboubakr Chraïbi*

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Claire Malroux 12 Entretien

DOSSIER

Outils pour anglicistes

Ouvrages de référence 21 *par William Desmond*

Répertoire bibliographique 27 *par Isabelle Perrin*

JOURNAL DE BORD

Passages nuageux 41 *par Claude Bleton*

TRIBUNE

Espéranto 48 *par Jean-Christophe Bailly*

Le traducteur à l'œuvre 51 *par Jovica Aćin*

FORMATION

Une lycéenne en stage 55 *par Marie-José Lamorlette*

Traducteurs au lycée 57 *par Marguerite Pozzoli
et Bernard Hoepffner*

PROFESSION

Traduire en Espagne 59 *par Manuel Serrat Crespo*

COLLOQUES

Humour, culture, traduction 63 *par Jacqueline Henry*

LECTURES

L'humour passé au crible 67 *par William Desmond*

Sappho for ever 71 *par Estelle Fontanges*

Fidèle au XVII^e siècle 73 *par Jean Guiloineau*

BRÈVES 74

Jacques Thiériot

Collèges, le réseau s'étend

Depuis l'adoption, il y a deux ans, de la Résolution de Budmerice*, quatre collèges de traducteurs (Belgique, Rhodes, Hongrie, Irlande) sont venus s'agréger au réseau créé en 1991, tandis que cinq autres (Espagne, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Slovaquie) accueillait un nouveau directeur. Le moment était venu de faire le point.

Les 29 et 30 mai 1998, invités par Jan Vilikovsky, directeur du Centre slovaque des traducteurs littéraires, les directeurs de neuf collèges ou maisons de traducteurs (Belgique, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Pays-Bas, Slovaquie et Hongrie) se sont de nouveau réunis à Budmerice.

Particulièrement importante, cette réunion a été l'occasion d'évaluer les effets de la création, en 1996, du Centre slovaque qui, avec le Centre hongrois fondé en janvier 1998, permet d'envisager une extension du réseau en Europe centrale. Elle a aussi été l'occasion de renforcer la concertation dans la défense des droits des traducteurs littéraires et la mise en oeuvre de projets culturels conçus autour de l'accueil de traducteurs en résidence : colloques, séminaires, ateliers de perfectionnement, publications, etc.

La plupart des collèges ou maisons de traducteurs recevant une aide financière de l'Union européenne, les directeurs se sont mis d'accord pour renforcer leur solidarité vis-à-vis de la DG X et améliorer encore leur politique commune en faveur de la traduction littéraire. La défense du droit à l'existence de toutes les langues de la « grande Europe » fait, plus que

(*) Cf. Jacques Thiériot, «Collèges en réseau», *TransLittérature*, n° 11, été 1996.

jamais, de la traduction littéraire le passage obligé de la circulation des idées.

Cette réunion des directeurs de centres ou maisons de traducteurs s'est tenue pour la dernière fois sous la présidence de votre serviteur. J'ai, en effet, transmis le témoin à Claude Bleton, nouveau directeur du Collège d'Arles, qui assurera désormais la coordination du réseau des collèges européens.

Les collèges de traducteurs littéraires en Europe

Allemagne

Europäisches Übersetzer Kollegium
Kuhstrasse 15-19
Postfach 1162
47628 Straelen
Tél. : 49-28 34 10 68
Fax : 49-28 34 75 44
Email : euk.straelen@t-online.de
Président : Claus Sprick

Belgique

Collège européen des traducteurs littéraires de Seneffe
749 Chaussée de Waterloo
1180 Bruxelles
Tél. & Fax : 32-2 569 68 12
Email : ctls@skynet.be
Directrice : Françoise Wuilmart

Espagne

Casa del traductor
Borja 7
50500 Tarazona
Tél. : 34-76 64 30 12
Fax : 34-76 19 90 90
Email : casa@acetradutores.org
Directeur : María Teresa Solana

France

Collège international des traducteurs littéraires
Espace Van Gogh
13200 Arles
Tél. : 33-4 90 49 72 52
Fax : 33-4 90 93 43 21
Directeur : Claude Bleton

Grande-Bretagne

The British Center for Literary Translation
School of Modern Languages and European Studies
University of East Anglia
Norwich NR4 7TJ
Tél. : 44-1603 45 61 61
Fax : 44-1603 57 29 85
Email : p.bush@uea.ac.uk
Directeur : Peter Bush

Grèce

Centre de la traduction littéraire
Institut français d'Athènes
31, rue Sina
106 80 Athènes
Tél. : 30-1 33 98 682
Fax : 30-1 36 46 873
Email : cvelissaris@ifa.gr
Directrice : Catherine Vélissaris

International Writers' and Translators' Centre of Rhodes
Laskou street 10 A
851 00 Rhodes
Tél. : 30-241 32 510 ou 520
Fax : 30-241 32 455
Directrice : Lorraine Hunt

Hongrie

Magyar Fordítóház Alapítvány
Tüzoltó u. 5
1094 Budapest
Tél. & Fax : 36-1 215 4075
Email : mfordhaz@mail.matav.hu
Directeur : Péter Rác

Irlande

Tyrone Guthrie Centre
c/o Irish Translators' Association
Irish Writers' Centre
19 Parnell Square
Dublin 1
Fax : 353 1 872 62 82
Email : iter@clubi.ie
Coordinatrice : Giuliana Zeuli

Italie

Collegio Italiano dei Traduttori Letterari
Palazzo Catena
Corso Vittorio Emanuele 105
80079 Procida (Napoli)
Tél. : 39-81 89 60 240
Fax : 39-81 81 01 212
Directrice : Annamaria Galli-Zugaro

Pays-Bas

Vertalershuis / Translators' House

Van Breestraat 19

1071 ZE Amsterdam

Tél. : 31-20 470 9740

Fax : 31-20 470 9741

Email : verthuis@xs4all.nl

Directeur : Peter Bergsma

Slovaquie

Centre slovaque des traducteurs littéraires

Námestie SNP 12

812 24 Bratislava

Tél. : 42-17 31 02 68

Fax : 42-17 36 45 63

Directeur : Ján Vilikovsky

Suède

Baltic Center for Writers and Translators

Box 1096

62121 Visby

Tél. : 46-498 21 87 64 ou 21 83 85

Fax : 46-498 21 87 98

Directrice : Gunilla Forsen

Les Mille et une nuits en français

Quel texte Antoine Galland, l'homme qui fit découvrir les Mille et une nuits à l'Europe, a-t-il traduit ? Il a utilisé plusieurs manuscrits et même des contes recueillis oralement. L'énorme succès des premiers volumes en fut vraisemblablement la cause, le poussant à prendre partout où il le pouvait une matière narrative ayant quelque parfum oriental. Ces manipulations vont constituer un siècle plus tard, pour les arabisants, un véritable casse-tête, si bien que des mains charitables vont retraduire en arabe certaines parties de l'ouvrage de Galland afin de créer des « manuscrits originaux »...

Aujourd'hui, il n'existe toujours pas d'édition critique de tous les contes des Mille et une nuits. Chaque traducteur a sa version préférée. C'est pourquoi j'ai dû donner pour le même passage deux sources arabes, et regrouper Galland et Khawam, puis Mardrus et Guerne, et enfin, à part, mais plus proches de ces derniers, Bencheikh et Miquel. Le problème ici n'étant pas seulement Comment traduire ? mais aussi Que traduire ?

وصاحت الست يا مسعود يا مسعود ،
 قنط عيد اسود من فوق الشجرة الى الارض وصار في الحال عندها وشال
 سيقاتها ودخل بين اوراقها ووقع عليها ، وصارت العشرة على العشرة ومسعود
 فوق الست ، ولم يزالوا كذلك الى نصف النهار . ولما فرغوا من شغلهم قاموا
 الجميع اغتسلوا ولبست العشر عبيد لبس الجوار واختلطوا بالعشر جوار الاخر
 فصاروا عشرين جارية لمن يراهم . واما مسعود | فانه نط من حيط البستان
 صار خارج الطريق . وتمشوا الجوار وستهم بينهم حتى وصلوا باب سر القصر
 فدخلوا وغلقوا باب السر من عندهم ومضوا الى حال سيبلهم

قال الناقل هذا كله يجرا والملك شاهزمان قد شاهد ذلك جميعه

قال صاحب الحديث لما راء شاهزمان الى فعل زوجة اخيه الملك الاكبر ،
 وقد تميز ما صنعوه

وانا بامرأة الملك قالت يا مسعود خذ ما عبيد اسود فضعها في انقته وواقعها وكذلك باقى العبيد فعلوا
 بالجوارى ولم ير الوافى بوس وعناق وبيك ونحو ذلك حتى ولي الامر فلما رأى ذلك اخو الملك قال في نفسه والله
 ان ياتي اخف من هذه البلية

La sultane, de son côté, ne demeura pas longtemps sans amant ; elle frappa des mains en criant : « Masoud ! Masoud ! » et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre, et courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes et ces noirs, et c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Shahzenan en vit assez pour juger que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisait un des plus beaux ornements du jardin ; après quoi, ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultan ; et Masoud, qui était venu du dehors, par dessus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme ces choses s'étaient passées sous les yeux du roi de la Grande-Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions.

Antoine Galland, 1704
Garnier-Flammarion, 1965

– Mas'oud ! O Mas'oud ! cria la reine.

Un autre esclave noir sauta alors du haut d'un arbre jusqu'à terre et la rejoignit en un instant. Il mit en l'air les jambes de la dame, se glissa entre ses cuisses et entra en elle. Ainsi les dix tombèrent-ils sur les dix tandis que Mas'oud, de son côté, tombait sur la dame. Et ils ne cessèrent de se livrer à leurs ébats jusqu'au milieu de la nuit. Lorsqu'ils en eurent fini, tous se relevèrent, procédèrent à quelques ablutions, et les dix Noirs, revêtant à nouveau leur costume féminin, eurent tôt fait de se confondre avec le reste de la bande, si bien qu'un spectateur éventuel, survenant à l'instant, n'eût pas manqué de prendre tout ce monde pour autant de personnes de sexe faible. Quant à Mas'oud, escaladant le mur du jardin, il s'en fut son chemin. Les femmes reprirent donc tranquillement leur promenade, la reine au milieu d'elles, et regagnèrent bientôt l'entrée secrète par laquelle on pénétrait dans le palais de Chahriyâr. Elles s'y engouffrèrent promptement, refermèrent la porte derrière elles et s'en furent à leurs affaires.

Tout cela s'était déroulé sous les yeux de Chahzamane qui n'avait pas cessé de regarder la scène depuis sa fenêtre. Le spectacle terminé, il se prit à songer à la mésaventure de Chahriyâr, le Grand Roi, dont il se remémora impitoyablement le détail.

René R. Khawam, Phébus, 1986

Et soudain la femme du Roi s'écria : « O Massaoud ! Ya Massaoud ! » Et aussitôt accourut vers elle un solide nègre noir qui l'accola ; et elle aussi l'accola. Alors le nègre la renversa sur le dos et la chargea. À ce signal, tous les autres esclaves hommes firent de même avec les femmes. Et tous continuèrent longtemps ainsi et ne mirent fin à leurs baisers, accolades, copulations et autres choses semblables qu'avec l'approche du jour.

À cette vue, le frère du roi dit en son âme : « Par Allah ! ma calamité est bien plus légère que cette calamité-ci ! »

Joseph Charles Mardrus, 1899
Robert Laffont, coll. Bouquins, 1985

Et là, l'épouse du roi appela : « Massaoud ! Ya Massaoud ! » ce qui fit arriver tout aussitôt un autre esclave noir qui courut jusqu'à elle et l'embrassa tandis qu'elle aussi l'embrassait. Et les vingt esclaves mâles firent de même avec les vingt femmes, et tous ainsi continuèrent à se divertir ensemble jusqu'à ce que tombe le jour.

« Par Allah ! se dit dans sa pensée le roi Shahzaman en voyant le spectacle, mon affliction est plus légère que celle-ci ! »

Armel Guerne, *Le club français du livre*, 1968

La reine cria alors un nom : « Mas'ûd ». Un esclave noir sauta du haut d'un arbre et la rejoignit. Il lui mit les jambes en l'air, se glissa entre ses cuisses et la posséda. À ce signal, chaque esclave s'unit à l'une des jeunes filles. Ils ne cessèrent de se donner des baisers, de s'enlacer, de se prendre et de se reprendre jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il vit tout cela, le jeune roi se dit : « Par ma foi, mon malheur est moins grand que celui de mon frère, j'ai été moins humilié et affligé que lui dont le harem accueille dix esclaves déguisés en servantes. Ce qui s'est passé là est bien plus terrible que ce que j'ai enduré. »

Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel,
Gallimard, coll. Folio, 1991-1996

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Ceci pourrait avoir pour titre : Éloge de la lenteur. Claire Malroux sait prendre son temps. Bien que poète elle-même, elle s'est longtemps cantonnée dans la traduction de la prose avant de s'attaquer à la poésie. Travaillant l'une comme l'autre sans hâte, avec le même goût patient de la perfection, elle sait donner à la prose la musicalité du poème et au poème le naturel de la prose. C'est une œuvre de traducteur à la fois cohérente et variée qui s'édifie là peu à peu, abondamment saluée par la critique et les jurys. Mais cette carrière ne serait pas totalement exemplaire à nos yeux sans l'énergie qu'a déployée Claire Malroux au sein de nos deux associations, des années durant, pour promouvoir la reconnaissance du métier de traducteur.

Claire Malroux

TransLittérature : *Comment as-tu appris à traduire ?*

Claire Malroux : Cela remonte à mon enfance. J'ai des origines occitanes, et j'ai toujours entendu autour de moi deux langues, le français et le patois occitan. Par la suite, j'ai eu beaucoup de plaisir à apprendre le latin, le grec et, naturellement, l'anglais. Je n'ai jamais vraiment perçu de frontières entre les langues. Je ne me suis pas dirigée tout de suite vers la traduction parce que j'ai dû vivre en Angleterre, j'ai eu des enfants, mais dès que la question s'est posée pour moi de trouver un métier, j'ai cherché à être traductrice. J'ai commencé par des textes d'intérêt général, les traductions proprement littéraires sont venues cependant assez vite après. Et pendant longtemps je n'ai traduit que de la prose – ce que maintenant je regrette –, avant d'oser me lancer dans la poésie !

TL : *Entre-temps tu avais écrit et publié de la poésie. Pourquoi avoir attendu quinze ans avant d'en traduire ?*

C.M. : Il y avait d'abord des contraintes économiques : traduire la poésie « enrichit » moins encore que traduire la prose... Sans compter qu'à l'époque, jusqu'à la fin des années 1980, on publiait très peu de poésie traduite : les grands éditeurs ne faisaient pas leur travail et les petites maisons d'édition ne s'étaient pas encore manifestées dans ce secteur. Et puis je voulais d'abord faire mes preuves. Jusqu'au jour où j'ai proposé la traduction d'Emily Dickinson, ce qui m'a été rendu possible par l'octroi d'une bourse sabbatique par le CNL. Et ce choc avec un genre littéraire et un grand auteur a été si déterminant que du jour au lendemain j'ai abandonné la prose.

TL : *Tu n'en traduis plus ?*

C.M. : Non ! Pour m'y remettre, il faudrait que je trouve un texte court, poétique et de préférence difficile – sinon je m'ennuierais. Mais on ne m'en propose pas : une fois que tu es sorti d'un créneau, on ne te sollicite plus.

TL : *En 25 ans, tu as traduit plus de 50 ouvrages et une trentaine d'auteurs. Cet éclectisme est-il le résultat d'un choix ou du hasard des commandes ?*

C.M. : Un peu des deux. Tu sais qu'on a rarement l'occasion de choisir, en anglais surtout, à moins d'être bien placé dans une maison d'édition, ce qui n'était pas mon cas. En fait, j'ai été tout de même lectrice aux Lettres Nouvelles, ce qui m'a permis de choisir certains textes, comme *33° à l'ombre* de Mc Guane, alors inconnu en France, qui m'avait séduite. Et puis quand les directeurs de collection commencent à te connaître, ils te proposent de plus en plus des œuvres qui te conviennent, te ressemblent. C'est pourquoi, derrière la grande variété dont tu parles, moi j'ai plutôt l'impression d'une unité profonde. Tu remarqueras que j'ai traduit par exemple beaucoup d'auteurs féminins. Par ailleurs, je suis attirée par une certaine qualité poétique, lyrique, de l'écriture, et n'ai cessé de le répéter à mes éditeurs jusqu'à ce qu'ils m'entendent. J'ai aussi un faible pour les premières œuvres : le Henry James que j'ai traduit, par exemple, était son premier roman. Je me sens proche d'un certain classicisme, et je me réjouis de pouvoir faire alterner auteurs classiques et auteurs contemporains. Enfin je peux dire qu'aujourd'hui je n'ai envie de renier aucun des livres que j'ai traduits. Chacun d'eux fait aujourd'hui partie de moi.

TL : *Ton premier recueil de poèmes est sorti en 1968, cinq ans avant ta première traduction littéraire. Écrire de la poésie aide-t-il à traduire de la prose ?*

C.M. : Je crois que oui. Il y a une forme dans toute écriture. Écrire un poème est un travail rigoureux, aboutissement d'une expérience et d'une réflexion. Et cela demande aussi une écoute musicale. Tout ce dont on a besoin pour traduire des proses telles que je viens de les décrire – celle de James, par exemple, qui est tellement construite, ou de John Hawkes qui est un merveilleux styliste.

TL : *Tu serais donc de ceux qui ne voient pas de différence fondamentale entre l'écriture en prose et l'écriture poétique...*

C.M. : Sinon qu'en poésie tous les problèmes se retrouvent exacerbés ! Mais il est vrai que les deux formes d'écriture, prose et poésie, ont un point commun essentiel : elles sont pour moi régies avant tout par le rythme.

TL : *Est-ce que traduire t'a aidée à écrire ?*

C.M. : Oui ! Ce contact, ce choc avec la poésie anglo-saxonne a été déterminant. Cela m'a permis d'échapper au lyrisme bref, un peu trop elliptique des années 1970. Le fait d'être confrontée à la réalité chez les poètes anglophones a enrichi, nourri, libéré ma poésie. J'étais déjà très proche, dès le départ, d'une Emily Dickinson, mais j'ai beaucoup appris

d'Elizabeth Bishop et de Derek Walcott, qui m'ont montré comment respirer autrement, de façon plus ample.

TL : *Comment se répartit le temps de travail entre l'écriture personnelle et la traduction ?*

C.M. : Il s'est établi un *modus vivendi* entre les deux. Je consacre la matinée à l'écriture, parce que j'ai besoin d'avoir l'esprit absolument frais. Alors qu'autrefois c'était l'inverse : je commençais par la traduction. Mais, de plus en plus, je voudrais réunir les deux démarches, faire en sorte qu'il n'y ait pas de frontières entre elles, que je puisse passer de l'une à l'autre sans m'en apercevoir. D'ailleurs, si l'on excepte le premier jet, le travail sur un poème est pour moi très proche du travail de traduction. Il implique le même souci de précision, le même besoin de dégraisser, d'éliminer tout ce qui n'est pas absolument nécessaire.

TL : *Pourquoi as-tu choisi l'anglais ?*

C.M. : J'ai été séduite, adolescente, par les poètes romantiques, Keats, Wordsworth, un peu plus tard, par Yeats, par toute la poésie anglaise. Ce qui m'a attirée avant la langue, ce sont les textes. Mais peut-on les dissocier ? Les textes portent la marque d'une langue, et l'anglais est l'une des plus poétiques qui soient. Depuis, je m'en suis un peu éloignée peut-être... L'anglais est pour moi un animal terrestre, bien palpable, alors que le français serait plutôt l'oiseau... ou la rivière... Il y a une différence de registre énorme entre les deux langues, et c'est pour cela qu'il est si difficile de traduire Shakespeare, par exemple. Shakespeare est un cavalier qui éperonne son cheval, on trouve chez lui un dynamisme extraordinaire ; en français, on est beaucoup plus posé, plus serein... C'est Claudel qui disait qu'en anglais voler se dit *to fly*, ce qui suggère un effort, un élan, alors que notre voler en français, c'est plutôt un oiseau qui plane... L'anglais, ce sont des cuivres, des trompettes, et le français m'évoque plutôt le piano, ou la flûte... Je verrais l'anglais plutôt masculin, et le français féminin... J'envie souvent mes collègues qui traduisent des langues méditerranéennes, qui nous sont proches, alors qu'avec l'anglais on doit livrer une bagarre permanente pour faire se rejoindre les deux langues. La violence de Dickinson, par exemple, est très difficile à rendre, car nous ne disposons pas de consonnes agressives, de ces coups de poing que sont les monosyllabes. J'ai essayé de les rendre dans la mesure du possible, en raréfiant les e muets par exemple, mais c'est très dur. En revanche, je tiens à le dire, le français est selon moi une langue de traduction merveilleuse, car elle est extrêmement subtile et plastique. Il m'arrive souvent de surmonter des difficultés grâce à la souplesse d'articulation du français, à cette façon qu'il a de s'insinuer, de circonvenir... En tous cas, je

suis très optimiste quant aux pouvoirs de la traduction. Je ne suis pas du tout de ceux qui se lamentent sur l'intraduisibilité. Il y a toujours une solution.

TL : *Tu dis dans une préface que tu n'hésites pas à rendre, le cas échéant, trois adjectifs par deux seulement si le sens tout entier s'y trouve.*

C.M. : Oui, à condition que soit respecté l'essentiel, qui pour moi est le rythme d'ensemble de la phrase. Mais pour faire ce genre d'intervention, il faut très bien connaître l'auteur. Je ne me substitue jamais à lui.

TL : *Traduire, c'est une joie ? une angoisse ?*

C.M. : Ni l'une, ni l'autre. C'est de plus en plus pour moi quelque chose de naturel, une respiration. Je ne dis pas que le premier jet ne soit pas dépourvu de tension, d'inquiétude, mais le métier que j'ai acquis, durement parfois, me soutient, et il permet la liberté. Et là je voudrais dire que l'éclectisme dont tu parlais est une bonne chose, car il oblige le traducteur à travailler dans toutes les directions, à résoudre des problèmes toujours nouveaux.

TL : *Traduis-tu de façon très consciente, ou fais-tu aussi confiance à l'instinct ?*

C.M. : Je crois qu'il y a deux versants dans la traduction comme dans l'écriture : le versant obscur, inconscient, intuitif, cette nuit obscure où l'on avance en ne sachant pas où cela va mener, et puis le côté organisateur, rationnel, lucide. L'intérêt, c'est de faire que les deux se rejoignent et se concilient. Mais je dirais que ce versant obscur est premier, même en traduction. Mon premier élan est de traduire le texte entier sans trop l'analyser, car il faut d'abord se fondre dans son mouvement. C'est ensuite, avec les relectures, que la réflexion commence. Mais cela demande du temps, des semaines ou des mois, en laissant reposer le texte plusieurs fois, comme une pâte feuilletée. Cette lenteur du travail est pour moi indispensable.

TL : *Tu travailles à l'ordinateur...*

C.M. : Je m'y suis mise en 1992, et je ne travaille plus qu'avec lui, y compris pour écrire les brouillons de mes poèmes.

TL : *Tu es entourée de dictionnaires...*

C.M. : Je serais plutôt comme Coindreau, qui se contentait de peu. J'ai le Harrap's, le Webster en deux volumes – un outil exceptionnel, même s'il n'est pas très littéraire –, le petit Robert, un dictionnaire de synonymes, et c'est à peu près tout. J'ai aussi d'autres outils : des grammaires, le Grevisse... Je me suis constitué en outre mon propre fichier de définitions, qui m'est très utile.

TL : *Pour un texte de prose, tu passais combien de couches ?*

C.M. : Je commençais par revenir sur lui dès le lendemain, car la nuit porte conseil. J'ai souvent trouvé la solution à mes problèmes en dormant. Pour la poésie, c'est totalement différent : je ne m'astreins à aucune règle, je m'oriente vers l'anarchie. De toute façon je reviens plusieurs fois, à de longs intervalles – et je m'aperçois parfois qu'il faut tout revoir. Ce qui est évidemment douloureux, d'autant plus que le début du travail s'est accompli souvent dans une euphorie traîtresse...

TL : *Tu lis ton travail à haute voix ?*

C.M. : Pas tellement. Je crois que je l'entends intérieurement.

TL : *T'arrive-t-il d'intervenir dans un texte, de le corriger en douce quand il te paraît faible ?*

C.M. : Oui, en prose. Je me souviens d'un roman de jeunesse d'Anna Kavan, d'une écriture un peu relâchée, avec une foule d'adjectifs pas toujours indispensables. J'en ai supprimé quelques-uns... Mais en général je trouve rarement à redire à mes auteurs !

TL : *Tu connais la fameuse distinction entre sourciers et ciblistes... Dans quel camp te places-tu ?*

C.M. : En principe, j'essaie de me maintenir dans l'entre-deux. Traduisant souvent des auteurs classiques, j'évite de les tirer vers l'archaïsation, que je déteste, mais je refuse tout autant la modernisation à outrance. Pour ce qui est de la poésie, je me qualifierais plutôt de cibliste, dans la mesure où il s'agit avant tout de restituer une forme. Emily Dickinson, par exemple, utilise une strophe bien précise, très régulière, inspirée des hymnes, où le deuxième et le quatrième vers riment. Je ne vois pas au nom de quoi on irait déformer cette forme, qui fait partie de l'œuvre au même titre que sa ponctuation, ses fameux tirets, que je respecte aussi. Cela fait partie d'une musique intérieure... Sans elle, tout s'effondre...

TL : *Travailles-tu avec tes auteurs, quand ils sont en vie ?*

C.M. : Oui, bien sûr ! Avec Walcott, par exemple. Quand il est venu en France, j'ai eu avec lui des entretiens fragmentaires, mais extrêmement intéressants. C'est un grand visuel, et quand j'essayais de me faire expliquer ses images, parfois très insolites, il dessinait sur une feuille de papier. J'ai pu également vérifier à quel point il connaissait la poésie française, entre autres Rimbaud, dont il m'a cité des poèmes par cœur – tout en prétendant ne pas connaître le français. En fait, dans son enfance, à Sainte-Lucie, il a baigné dans le créole français – comme moi dans mon patois. J'ai aussi beaucoup travaillé avec C.K. Williams, qui a un style à mi-chemin de la prose, avec des

vers très longs, dont le rythme n'était pas facile à saisir, et qui situe ses poèmes dans un environnement urbain. J'ai d'autant plus besoin de ce contact avec l'auteur que je ne vais pas assez souvent dans les pays anglophones... J'ai eu également la chance de mener l'expérience en sens inverse. Une poète américaine, Marilyn Hacker, a traduit une petite anthologie de mes poèmes. Son travail, auquel j'ai participé, m'a permis de faire mille découvertes, de mieux percevoir les différences entre les deux langues, par exemple : pourquoi l'anglais évite-t-il le singulier, porteur d'abstraction ? pourquoi préfère-t-il le passé, plus réaliste, au présent de narration si courant dans l'écriture française ? pourquoi l'adjectif prend-il si souvent la place, en anglais, du complément de nom français ? Je me suis aussi rendu compte de l'épaisseur culturelle du vocabulaire : même poétique, la langue est chargée d'histoire. Les mots balisent des parcours différents. L'« espace » cher au poète français n'est pas le « *space* » de l'astronaute américain...

TL : *As-tu un ou des lecteurs privilégiés, qui te lisent et te conseillent avant publication ?*

C.M. : Oui, j'ai mon compagnon, qui est écrivain lui-même, et qui en plus a ceci d'intéressant qu'il ne connaît pas l'anglais ! Son regard m'est très précieux : il m'aide à repérer les anglicismes, à imaginer le lecteur futur, son attente. Le risque étant parfois de me laisser brider, de ne pas oser faire passer la voix de l'auteur, dans son originalité incongrue, au profit d'un certain goût français. Il faut se méfier de ce goût français quand on traduit.

TL : *Tu as travaillé avec de nombreux éditeurs, une vingtaine je crois. Vos relations sont-elles bonnes ?*

C.M. : Oui. Surtout depuis que je traduis de la poésie. Parce que les choix sont miens la plupart du temps. Et puis il n'y a pas du tout le même harcèlement que pour la prose. On a davantage d'existence personnelle, on est moins un produit, un rouage, un numéro. Et cela, c'est inestimable.

TL : *Y a-t-il des textes que tu rêves, ou rêvais, de traduire ?*

C.M. : J'aurais adoré traduire autrefois *Mrs Dalloway* ou d'autres œuvres de Virginia Woolf, mais l'occasion ne s'est pas présentée.

TL : *T'arrive-t-il de relire tes traductions, longtemps plus tard ?*

C.M. : Très rarement.

TL : *Quand cela t'arrive, as-tu l'impression d'avoir beaucoup évolué ?*

C.M. : Pas vraiment. J'ai toujours travaillé lentement, guidée dès le début par l'amour de la langue et du travail bien fait. J'ai sûrement gardé la même syntaxe ; c'est peut-être le vocabulaire qui a un peu changé, dans le sens de

la simplicité, d'une plus grande souplesse et familiarité quand le texte l'exige.

TL : *Est-ce que tu lis d'autres traducteurs ?*

C.M. : Oui, en poésie du moins, par la force des choses, puisque je suis membre du jury du prix Nelly-Sachs. Je lis aussi les livres que m'envoient généreusement certains collègues.

TL : *Et cela t'apporte quelque chose ?*

C.M. : Bien sûr ! Je l'ai même beaucoup fait pour la prose, au début : un autodidacte n'a pas mille façons d'apprendre. J'ai lu les traductions de Leyris, de Coindreau, d'Alain Delahaye, de Suzanne Mayoux... J'ai admiré la façon dont elle traduisait Donleavy, par exemple. Ils ont été des modèles, ou du moins des accompagnateurs. J'ai aussi beaucoup appris avec Geneviève Serreau, qui était directrice de collection aux Lettres Nouvelles de Maurice Nadeau. Elle était très soucieuse de la qualité des traductions. Nous avons relu ensemble un roman que j'avais traduit, *Princes et capitaines*, de Jennifer Johnston et elle me donnait des tas de petites idées qu'ensuite j'ai faites miennes... Ne pas trop charger l'argot, qui se démode très vite, ne pas traduire un dialecte par un autre dialecte... Mais on peut aussi apprendre négativement, par les échecs des autres. Cela dit, je ne sais pas si on est vraiment modifiable ; je crois que tout traducteur apporte sa propre voix, son propre rythme.

TL : *As-tu l'impression qu'on traduit mieux qu'avant ?*

C.M. : Oui, je crois. Les traducteurs d'aujourd'hui sont beaucoup plus conscients. On ne peut plus tomber dans certains errements d'autrefois.

TL : *Tu es amenée de plus en plus à intervenir autour de la traduction dans des colloques, ou en écrivant des préfaces, des articles... Est-ce un plaisir ? une corvée ?*

C.M. : C'est toujours enrichissant pour soi de faire cet effort. Une commande de *TransLittérature*,* par exemple, m'a obligée à réfléchir sur ma traduction d'Emily Brontë, à pousser davantage l'analyse.

TL : *As-tu déjà enseigné la traduction ?*

C.M. : Non. Je ne me suis jamais senti la vocation pédagogique. Maintenant, peut-être, j'y viendrais plus facilement. Je me sens quelques

(*) Cf. Claire Malroux, «Retraduire Emily Brontë. Vers la simplicité», *TransLittérature* n°10, hiver 1995.

vellités... Évidemment, cela me gêne de prendre la position de maître, mais à l'occasion, pour la traduction poétique, si je rencontrais des jeunes qui veulent faire leurs premiers pas...

TL : *Tu as eu une activité intense, très tôt, au sein de nos associations...*

C.M. : Comment faire autrement ! Lorsque je suis arrivée sur le marché, j'ai été absolument révoltée par les conditions auxquelles étaient soumis les traducteurs, et le mépris dans lequel ils étaient tenus par la plupart des éditeurs. Il m'a semblé qu'on devait pouvoir faire de la traduction un métier, et en vivre honorablement. Notre situation s'est un peu améliorée, mais aujourd'hui encore je ne suis pas très optimiste... On m'a souvent demandé de faire des interventions devant des jeunes sur le métier de traducteur, et j'ai refusé : le tableau que je donnerais serait trop sombre...

Propos recueillis par
Sacha Marounian et Michel Volkovitch

Claire Malroux a traduit plus de cinquante ouvrages de prose, dont *Le regard aux aguets* de Henry James (Stock), *33° à l'ombre* de Thomas McGuane (Lettres nouvelles), *Morwyn* de John Cowper Powys (Veyrier), *Haute enfance* et *Mariages et infidélités* de Joyce Carol Oates (Stock), *Le royaume inconnu* de Kathleen Raine (Stock), *Ararat* de D.M. Thomas (Presses de la Renaissance), *Les deux vies de Virginie* de John Hawkes (Belfond), *Fièvre romaine* et *Vieux New York* d'Edith Wharton (Flammarion), *Julia et son bazooka* d'Anna Kavan (Complexe), *Un larcin* de Saul Bellow (Julliard), *La beauté malade* de D.H. Lawrence (Allia), et dix ouvrages de poésie, dont *Poèmes* d'Emily Dickinson (Belin), *Le royaume du fruit-étoile* et *Heureux le voyageur* de Derek Walcott (Circé), *Chair et sang* de C.K. Williams (La Différence), *Les cahiers d'Emily Brontë* (José Corti) et *Une âme en incandescence* d'Emily Dickinson (José Corti). Elle a publié cinq recueils de poèmes (Rougerie) et un choix de poèmes traduits en anglais (Wake University Forest Press). Elle a reçu le prix Maurice-Edgar-Coindreau en 1990 et le Grand Prix national de la traduction en 1995.

William Desmond

Ouvrages de référence les indispensables du traducteur d'anglais

Je tiens à remercier tous les collègues qui ont contribué à l'établissement de cet embryon de répertoire des outils du traducteur d'anglais, et en particulier Rémy Lambrechts, dont j'ai repris en gros, sans le moindre scrupule, le système de classification. Ceux qui connaissent le talent de Rémy pour mettre de l'ordre dans les dossiers les plus abstrus ne seront pas surpris. Personne n'est plus conscient que moi que ce travail est incomplet : c'est dire que toutes vos suggestions sont les bienvenues pour une future amélioration de cet instrument qu'il fallait bien que quelqu'un entreprît de forger.

Quelques explications : l'idée de ce répertoire (une Arlésienne qui a fini par arriver, depuis le temps que les Assises existent !) des ouvrages de référence du traducteur d'anglais n'est pas tant d'établir une liste exhaustive, qui serait d'ailleurs sans fin, que de donner une évaluation avant tout qualitative : celle des titres les plus consultés, ou les plus chaudement recommandés (ou, dans certains cas, notamment de mauvais rapport qualité-prix, au contraire déconseillés), ceux qui, aux yeux de la vingtaine de traducteurs professionnels qui ont eu la gentillesse de répondre à mon questionnaire, leur paraissent incontournables. Si l'on cherche par ailleurs quelque chose de plus exhaustif, on pourra consulter avantagement un catalogue gratuit, celui de *La Maison du dictionnaire* ; il rassemble 5 000 titres, mais l'orientation en est nettement technique et non littéraire ; il ne comporte donc pas certains ouvrages que nous conseillons ci-après*.

(*) La Maison du dictionnaire, 98 bd du Montparnasse, 75014 Paris; tél.: 0143221293.
J'ai mis entre guillemets les remarques de mes correspondants.

Français, généraux

Grand Larousse universel (remplace le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*) 15 vol., 8 480 F (en 1998) : orientation pratique (mots/objets) ; énormément de schémas très clairs. Irremplaçable d'après tous ses utilisateurs, « en particulier pour d'innombrables vérifications de détail ».

Le Petit Larousse : noms propres, toponymes, graphies exotiques.

Le Grand Robert, 6 vol. : les noms propres n'y figurent pas ; orientation plus littéraire que technique, excellent pour les synonymes.

Le Petit Robert : presque aussi bien que le précédent, la différence étant fondamentalement la multiplication des exemples d'emplois par « les bons auteurs » dans le Grand. S'accompagne du *Petit Robert 2* des noms propres.

Encyclopédia Universalis, 25 vol. : la hiérarchie adoptée pour les sujets est pour le moins discutable et souvent erratique. Très fort sur les peintres chinois du VII^e siècle ou les poètes persans, mais rien sur la moissonneuse-batteuse et aucune analyse sérieuse du théorème de Gödel par exemple. « Ni universelle, ni encyclopédique. » Seul point fort : solides monographies sur les écrivains, peintres, philosophes, écoles de peintures, mouvements littéraires. Rapport qualité-prix exorbitant. Existe en CD-rom à meilleur compte, avec l'avantage de pouvoir être mise à jour ; ceux d'entre nous qui sont dotés d'un lecteur de CD-rom auront tout avantage à la prendre sous cette forme (prix de lancement : 1 500 F).

Quid : on y trouve « les renseignements les plus incongrus qu'on ne saurait où chercher ailleurs. » « Très fiable. »

Le Trésor de la Langue française : « à peu près inutile ».

Littré, 4 vol. : vivement apprécié par certains, mais pour des raisons qui me paraissent excessivement sentimentales.

Français, spécialisés

Le *Petit Robert* est signalé par plusieurs comme un excellent dictionnaire analogique.

D. et D. Delas, *Dictionnaire analogique* : passé de chez Tchou aux usuels du Robert, considéré par certains comme « nul ». N'insistons pas.

Dictionnaire des idées suggérées par les mots : repris en poche, mais date des années... 1920 ! Excellent.

Difficultés du français, Robert, les usuels : assez complet, bien fait, complété d'un très utile dictionnaire typographique.

Larousse des difficultés : plus concis, clair, bon rapport qualité-prix.

Pièges et difficultés de la langue française, de Jean Girodet, Bordas.

Pour l'**usage et l'orthographe** : il y a pléthore, mais

Le bon usage, de Grevisse, semble faire l'unanimité.

Toute l'orthographe pratique, Robert, les usuels, est aussi chaudement recommandé.

Les domaines particuliers : on ne trouvera ici que quelques titres, sachant qu'il n'est guère de domaine sans son (ou ses) lexique(s) : cinéma et jazz, mais aussi sciences de la terre, pétrole, chimie. La reliure, le papier, la musique moderne, le théâtre, la sigillographie, etc... possèdent également leur lexique. Citons, pour l'anecdote, un ouvrage chaudement recommandé par l'un de nos confrères : *Lexique méthodique illustré du machinisme agricole*, CEMAGREF, Antony, 1976. Deux domaines méritent une mention à part, le cinéma et la langue verte.

Cinéma

Dictionnaire des films, de B. Rapp et J. C. Lamy, Larousse : « n'est pas trop mal ».

Dictionnaire du cinéma, de J. Lourcelles, Bouquins : est bien fait et serait très complet, si l'auteur n'avait pas éliminé de son énumération, selon son propre aveu, les films qu'il n'aimait pas !

Ciné Guide, 16000 films de A à Z, d'Eric Leguèbe, Presses de la Cité, 1992 : « avec un précieux index des titres en anglais ».

Argot

Dictionnaire de l'argot, de J. P. Colin et J. P. Mével, Larousse,

Dictionnaire du français non conventionnel, de J. Cellard et A. Rey, Hachette : « deux ouvrages dont l'intérêt fait oublier le prix ».

Dictionnaire de la police et de la pègre, de J. Brunet, La Maison du dictionnaire, 1990 : remarquable de l'avis de tous, mais... 550 F. Utile aux traducteurs de polars.

Bilingues anglais-français

Harrap's New Standard est celui qui rassemble le plus de suffrages, « faite de mieux » et même si on se demande parfois ce que vient faire le « New » dans son titre. On me signale (j'ai pu le vérifier à mes dépens) qu'il arrive à ce monument d'indiquer des traductions, pour des termes érotiques, que l'on ne retrouve nulle part dans les dictionnaires franco-français. S'il est indispensable, il est bon de le compléter par un ou deux autres grands lexiques, comme, notamment le *Robert & Collins*. Citons aussi : Larousse, *Grand Dictionnaire anglais-français*, (300 000 termes, 200 F), très critiqué : « il est structuré de manière à ne pas donner le choix », et le

Hachette/Oxford, *Dictionnaire français-anglais, anglais-français* (350 000 termes, 262 F), sur lequel je n'ai aucune information qualitative.

Le Petit Ophrys, 1995 : moderne, suggère d'excellentes idées de traduction mais, attention ne donne pas toujours le sens premier des mots !

Grand Dictionnaire des américanismes, de E. et S. Deak, éditions du Dauphin : ouvrage indispensable, même s'il est incomplet et commence à dater sérieusement (dernière édition : 1994, en espérant qu'il y a eu une mise à jour).

Recueil d'expressions idiomatiques français-américain-français, de M. Boudjedid, La Maison du dictionnaire (154 F) : bon pour les expressions du langage courant.

Unilingues anglais

Oxford English Dictionary.

Webster's Unabridged : très médiocre, à mon avis, sur les mots composés et les phrasal verbs. Attention aux « faux Webster » (la marque Webster n'est pas protégée) qui sont mauvais, me signale R. Lambrechts.

The Random House Dictionary of the English Language : dans son édition non abrégée, plus de 315 000 entrées en 2 500 pages. Lourd à manipuler, mais excellent rapport qualité-prix.

Roget's International Thésaurus, édition constamment remise à jour : ce qui se fait de mieux en la matière ; excellente couverture des champs sémantiques. (Rien à voir avec le *Thésaurus* publié en 1991 par Larousse « dans lequel je n'ai jamais rien trouvé ».)

Cambridge International Dictionary of Phrasal Verbs, Cambridge University Press, 1997 : « plus récent et plus complet » que le *Phrasal Verbs*, de Colins/Coburn, qui reste cependant très utile.

Familiar Quotations, John Bartlett (autour de 100 F) : très bien fait et très complet, ainsi que le

Oxford Dictionary of Quotations : « superbe » (oui, mais coûte 379 F).

Dictionary of English Idioms, Penguin : bien fait, bon index, pas cher.

American Idioms Dictionary, Spears (160 F, 8 000 termes) : je n'en connais que la version abrégée (*Essential...*) qui peut être utile, mais est évidemment un peu courte.

Webster's New World Dictionary of Acronyms and Abbreviations : comprend plus de 15 000 entrées et donne les acronymes homonymes ; par exemple, TAC, Tactical Air Command ou Technical Assistance Committee (Onu). Forcément incomplet, mais utile et abordable (85 F).

21st Century Dictionary of Acronyms and Abbreviations, Bantam Doubleday Dell : pas cher, 15 000 entrées, et plus récent (1993).

Argot : Quasiment le sujet qui fâche. Les ouvrages sont nombreux, toujours incomplets, toujours insuffisants – par la force des choses. Je trouve plus prudent de chercher une définition qu'une traduction. Signalons le monument en cours d'édition de J. Lighter, *Random Historical Dictionary of American Slang* (2 tomes parus, A-G, H-O). Sera une mine le jour où l'on fera une traduction sérieuse de certains polars des années 1930-1940. Sinon : *Dictionnaire bilingue de l'argot d'aujourd'hui*, de Brunet et McCavana, Pocket, 50 F.

Harrap's Slang Dictionary : commence à dater un peu, mais encore très utile.

The Dictionary of American Slang, de R. Chapman, Pan, ainsi que *The Dictionary of Contemporary Slang*, de J. Green (Pan) sont consultables (pas chers).

Juba to Jive. A Dictionary of African/American Slang, de Clarence Major, Penguin : « plus que précieux ».

Musique : Philippe Rouillé me signale le

Groves Dictionary qui comprend... une vingtaine de volumes ! Bon courage. *Talkin' that Talk, le langage du blues et du jazz*, de Jean-Paul Levet, Hatier, 1992.

Inclassables

Il peut être utile d'avoir gardé son vieux *Gaffiot* et son vieux *Bailly* : les termes latins et grecs (anciens) n'évoluant plus, ils ne se démodent jamais. Une *Bible* et les œuvres complètes de Shakespeare, en anglais mais aussi en français, sont unanimement considérées comme indispensables. À ce propos, il existe :

A Dictionary of Quotations from Shakespeare, Signet.

A Dictionary of Quotations from the Bible, Signet.

« Je recommande énormément les livres-avec-des-images, écrit Marie-Claire Pasquier, qui permettent de comprendre de quoi il retourne vraiment » :

What's What ? Qu'est-ce que c'est ? de Bragonnier et Fisher, « avec double index et des merveilles de dessins, du magnétoscope aux chaussures pour hommes en passant... par l'outillage de jardin. »

Le Visuel, dictionnaire thématique français-anglais, par J. C. Corbeil et A. Archambaut.

Signalons en outre l'excellente *Encyclopédie visuelle bilingue* publiée chez Gallimard en fascicules (*Marine d'hier et d'aujourd'hui*, *Le corps humain*,

Tous les animaux, Objets familiers, Toutes les plantes, Uniformes militaires, etc..)»

« Pour les plantes et les animaux d'Amérique, poursuit notre collègue, je collectionne les petits guides "National Audubon Society Pocket Guides" (*Familiar Trees of America, Insects and Spiders, North American Waterfowl, etc.*). »

On peut penser à conserver, suggère R. Lambrechts, (c'est en général gratuit) les catalogues de sociétés de vente par correspondance, La Redoute, etc., (habillement, mobilier), Castorama (outillage), Vieux Campeur ou les pépinières Clause (plus de 800 noms de plantes avec leurs noms latins). À signaler : la réédition du *Catalogue de la Manufacture des Armes et Cycles de Saint-Étienne* (année 1928) aux Éditions 1900.

Rappelons enfin, pour les traducteurs débutants, qu'il ne faut pas hésiter à faire appel à ces personnes ressources que sont les spécialistes d'un domaine donné, et qui sont presque toujours ravies de vous aider (les gens du Museum d'histoire naturelle sont en particulier très coopératifs, mais la conservatrice du Musée Pasteur à l'Institut, par exemple, m'a elle aussi dépanné sur des citations du grand homme que je n'aurais su où trouver. Un exemplaire de l'ouvrage traduit est un moyen élégant de les remercier.

Isabelle Perrin

Bibliographie de la traduction littéraire anglais / français

La présente bibliographie, arrêtée à la date du 31 décembre 1997, reprend et complète celle établie par Michel Gresset et publiée dans le premier numéro de *TransLittérature*, aujourd'hui épuisé*. Établie dans un souci d'exhaustivité, elle comprend les ouvrages (livres ou numéros spéciaux de revues) rédigés en anglais et/ou en français et portant sur la traduction en général ou la traduction littéraire en particulier (à l'exclusion de la traduction scientifique et technique, de l'interprétation et de la pédagogie de la traduction).

Comme Michel Gresset avant moi, j'ai retenu le principe d'une présentation chronologique, à la fois pour sa meilleure lisibilité et pour mettre en relief le foisonnement des études théoriques ou appliquées consacrées à la traduction depuis le début des années 1980. De fait, sur près de 200 références recensées en 50 ans, plus des trois-quarts ont été publiées depuis 1980 ; et encore faut-il préciser qu'une part non négligeable des études « classiques » antérieures à 1980 ont été rééditées, voire revues et augmentées, après cette date, ce qui témoigne bien du vif intérêt que suscite de nos jours le travail de traducteur.

(*) *TransLittérature*, n° 1, mai 1991, pp.29-39. Je tiens à remercier pour leur aide dans la conception de cette bibliographie Paul Bensimon, Marie-Françoise Cachin et Michel Gresset.

1946

LARBAUD, Valery, *Sous l'Invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard (nouvelle édition augmentée de textes annexes, collection « Tel », 1997).

1955

MOUNIN, Georges, *Les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du Sud (réédition 1994, Presses Universitaires de Lille).

1956

CARY, Edmond, *La Traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg.

1957

SAVORY, Theodore H., *The Art of Translation*, Londres, Jonathan Cape, (nouvelle édition augmentée, 1968).

1958

BOOTH, Andrew D. *et al.* (sous la direction de), *Aspects of Translation*, Londres, Secker et Warburg, Communication Research Centre, University College.

CARY, Edmond, *Comment faut-il traduire ?* (réimpression de la deuxième édition revue et corrigée, Presses Universitaires de Lille, 1986).

VINAY, Jean-Pierre et Jean DARBELNET, *Stylistique comparée du français et de l'anglais – Méthode de traduction* (nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier, 1977 et 1984).

1959

BROWER, Reuben A. (sous la direction de), *On Translation*, Cambridge, Mass., Harvard University Press (réimpression New York, Galaxy, 1966).

1961

ARROWSMITH, William et Roger SHATTUCK (sous la direction de), *The Craft and Context of Translation : A Critical Symposium*, Austin, University of Texas Press.

1963

CARY, Edmond et JUMPELT, R.W. (sous la direction de), *Quality in Translation*, Londres, Pergamon Press.

MOUNIN, Georges, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, (réédition collection « Tel », 1976).

1964

MOUNIN, Georges, *La Machine à traduire. Histoire des problèmes linguistiques*, La Haye, Mouton.

NIDA, Eugene A., *Toward a Science of Translating, with Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*, Leyde, E.J. Brill.

1965

CATFORD, John C., *A Linguistic Theory of Translation : An Essay in Applied Linguistics*, Londres, Oxford University Press.

1969

NIDA, Eugene A. et Charles R. TABER, *The Theory and Practice of Translation*, Leyde, E.J. Brill (seconde édition, 1974).

1970

HOLMES, James S., Frans DE HAAN et Anton POPOVIC (sous la direction de), *The Nature of Translation. Essays on the Theory and Practice of Literary Translation*, La Haye, Mouton.

1971

RAFFEL, Burton, *The Forked Tongue : A Study of the Translation Process*, La Haye, Mouton.

1972

LADMIRAL, Jean-René (sous la direction de), « La Traduction », *Langages*, vol. 7, n° 28.

1973

ADAMS, Robert M., *Proteus, His Lies, His Truths : Discussions of Literary Translations*, New York, Norton.

MESCHONNIC, Henri, *Pour la Poétique II : Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, « Le Chemin ».

ROBEL, Léon et Haroldo de CAMPOS (sous la direction de), « Transformer, traduire », Collectif *Change*, n°14.

SELESKOVITCH, Danica (sous la direction de), « Exégèse et traduction », *Études de linguistique appliquée*, nouvelle série, n° 12.

« Théorie et pratique de la traduction », *Cahiers internationaux du symbolisme*, Centre Interdisciplinaire d'Études Philosophiques de l'Université de Mons, n° 24-25.

1974

COINDREAU, Maurice Edgar, *Mémoires d'un traducteur : Entretiens avec Christian Giudicelli*, Paris, Gallimard.

ROBEL, Léon et Jacques ROUBAUD (sous la direction de), «La Traduction en jeu », Collectif *Change*, n° 19.

SERRES, Michel, *Hermès III : La traduction*, Paris, Les Éditions de Minuit.

1975

Problèmes littéraires de la traduction, textes des conférences présentées au cours d'un séminaire organisé pendant l'année 1973-1974, Bibliothèque de l'Université de Louvain, Leyde, E.J. Brill.

NIDA, Eugene A., *Language Structure and Translation*, Stanford University Press.

PALACIO de, Jean (sous la direction de), « Problèmes de la traduction », *Revue des sciences humaines*, n° 158, Université de Lille III.

STEINER, George, *After Babel : Aspects of Language and Translation*, New York et Londres, Oxford University Press (traduction française de Lucienne Lotringer, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1978).

1976

BRISLIN, R.W. (sous la direction de), *Translation : Applications and Research*, New York, Gardner Press.

LEDERER, Marianne, *Synecdoque et traduction*, Paris, Didier.

MOUNIN, Georges, *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga.

POPOVIC, Anton, *Dictionary for the Analysis of Literary Translation*, Edmonton, University of Alberta.

SELESKOVITCH, Danica (sous la direction de), « Traduire : les idées et les mots », *Études de linguistique appliquée*, vol. 24.

« Théorie et pratique de la traduction II », *Cahiers internationaux du symbolisme*, Centre Interdisciplinaire d'Études Philosophiques de l'Université de Mons, n° 31-32.

1978

BEAUGRANDE de, Robert, *Factors in a Theory of Poetic Translating*, Assen, Van Gorcum.

BELITT, Ben, *Adam's Dream : A Preface to Translation*, New York, Grove Press.

GRAUS, I., KORLEN, G. et MALMBERG, B. (sous la direction de), *Theory and Practice of Translation*, Berne, Peter Lang Verlag.

HOLMES, James S., José LAMBERT et Raymond VAN DEN BROECK (sous la direction de), *Literature and Translation : New Perspectives in Literary Studies*, Louvain, ACCO.

PERGNIER, Maurice, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Paris, Champion (nouvelle édition Presses Universitaires de Lille, 1993).

1979

KELLY, Louis G., *The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Blackwell.

LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Petite Bibliothèque Payot, n° 366 (seconde édition, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1994).

MARGOT, Jean-Claude, *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application au texte biblique*, Lausanne, L'Âge d'homme.

1980

BASSNETT-McGUIRE, Susan, *Translation Studies*, Londres, Methuen (édition révisée, Londres et New York, Routledge, 1991).

DARRAS, Jacques et Guy LECLERCQ (sous la direction de), « Poésie / traduction, anglais / français, français / anglais », *Encrages*, n° 4-5.

TOURY, Gideon, *In Search of a Theory of Translation*, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv University.

« Translation – La Traduction », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 7, n°2.

ZUBER, O. (sous la direction de), *The Languages of the Theatre : Problems in the Translation and Transposition of Drama*, Oxford, Pergamon Press.

1981

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais – Problèmes de traduction*, Gap / Paris, Ophrys.

LADMIRAL, Jean-René et Henri MESCHONNIC (sous la direction de), « La Traduction », *Langue française*, n° 51.

NEWMARK, Peter, *Approaches to Translation*, Oxford, Pergamon Press (réimpression 1984).

ROSE, Marilyn Gaddis (sous la direction de), *Translation Spectrum : Essays in Theory and Practice*, Albany, State University of New York Press.

VAN SLYPE, Georges, *et al.* (sous la direction de), *Mieux traduire pour mieux communiquer. Étude prospective du marché de la traduction*, Bruxelles, Infotectur / C. E. E.

1982

BANU, Georges (sous la direction de), « Traduire », *Théâtre public*, n° 44.

ETKIND, Efim, *Un Art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*, traduit par Wladimir Troubetzkoy avec la collaboration de l'auteur, Lausanne, L'Âge d'homme.

MOSCOVICI, Marie et Jean-Michel REY (sous la direction de), « Langues familières, langues étrangères », *L'Écrit du temps*, n° 2.

L'Oreille de l'autre : octobiographies, transferts, traductions. Textes et débats avec Jacques Derrida, Montréal, VLB éditeur.

WILSS, Wolfram, *The Science of Translation. Theoretical and Applicative Aspects*, Philadelphie, Benjamins North American Press.

1983

FLAMAND, Jacques, *Écrire et traduire : sur la voie de la création*, Ottawa, Éditions du Vermillon.

GRESSET, Michel (sous la direction de), « Aspects de la traduction littéraire », *Revue française d'études américaines*, n° 18.

1984

BALLARD, Michel (sous la direction de), *La Traduction: de la théorie à la didactique*, Presses Universitaires de Lille.

BERMAN, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard (réédition collection « Tel », 1995).

« La Décision de traduire », *L'Écrit du temps*, n° 7.

FOCCHI, Marco, *La Langue indiscreète : essai sur le transfert comme traduction*, Toulouse, Point Hors Ligne.

FRAWLEY, William (sous la direction de), *Translation : Literary, Linguistic and Philosophical Approaches*, Cranbury (New Jersey), University of Delaware Press.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline (sous la direction de), « Linguistique comparée et traduction : le statut modal de l'énoncé », *Cahiers Charles V*, n° 6.

MARANDON, Sylvaine (sous la direction de), « La Traduction de la poésie », *Cahiers sur la poésie*, n° 1, Université de Bordeaux III.

1985

Actes des premières assises de la traduction littéraire (1984), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BERMAN, Antoine *et al.*, *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress.

DEBUSSCHER, Gilbert et J.P. VAN NOPPEN (sous la direction de), *Communiquer et traduire. Hommages à Jean Dierickx*, Éditions de l'Université de Bruxelles.

GARNIER, Georges, *Linguistique et traduction*, Caen, Paradigme.

GREEN, Julien, *Le Langage et son double*, Paris, La Différence (réédition Points Seuil, 1987).

HERMANS, Theo (sous la direction de), *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation*, Londres et Sydney, Croom Helm.

« Traduction : Textualité / Texte : Translatability », *Texte*, n° 4.

1986

Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraires (1985), Arles, Actes Sud / ATLAS.

LADMIRAL, Jean-René (sous la direction de), « La Traduction », *Revue d'esthétique*, n° 12.

LAURIAN, Anne-Marie (sous la direction de), « Humour et traduction », Actes du colloque international de 1985, Centre de recherches en linguistique contrastive, Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III, *Contrastes*, n° 2.

« Traduire », *Fabula*, n° 7, Presses Universitaires de Lille.

1987

Actes des troisièmes assises de la traduction littéraire (1986), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BENSIMON, Paul, Didier COUPAYE et Guy LECLERCQ (sous la direction de), « Traduire le dialogue / Traduire les textes de théâtre », *Palimpsestes*, n° 1, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

CAPELLE, Marie-José, Francis DEBYSER et Jean-Luc GOESTER (sous la direction de), « Retour à la traduction », *Le Français dans le monde*, numéro spécial.

CAYRON, Claire, *Sésame pour la traduction – une nouvelle de Miguel Torga*, Bordeaux, Le Mascaret.

CHUQUET, Hélène et Michel PAILLARD, *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais – français*, Gap / Paris, Ophrys (édition révisée, 1989).

HARDIN, Gérard (sous la direction de), « Traduire : langue maternelle / langue étrangère », *Les Langues modernes*, vol. 81, n° 1.

LAROSE, Robert, *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université du Québec (deuxième édition 1989).

PELEGRIN, Benito (sous la direction de), « La Traduction, réflexions, reflets », *Sud*, n° 69/70.

1988

Actes des quatrièmes assises de la traduction littéraire (1987), Arles, Actes Sud / ATLAS.

ALUNNI, Charles (sous la direction de), « La Traduction », *Le Cahier du Collège international de philosophie*, n° 6.

BOUTANG, Pierre-André, *Art poétique : autres mêmes...*, Paris, La Table ronde.

« Dossier : Les Enjeux de la traduction », *Préfaces*, n° 7.

GOUANVIC, Jean-Marc (sous la direction de), « Traduction et culture(s) », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 1, n° 1, Montréal, Université Concordia.

HOLMES, James S., *Translated ! : Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Amsterdam, Rodopi.

NECKERMAN, Paul (sous la direction de), *La Traduction, notre avenir*, Actes du congrès de 1987 de la F. I. T., Maastricht, Euroterm.

PERGNIER, Maurice (sous la direction de), *Le Français en contact avec l'anglais : en hommage à Jean Darbelnet*, Paris, Société pour l'information grammaticale, Didier érudition.

SCHOGT, Henri G., *Linguistics, Literary Analysis and Literary Translation*, University of Toronto Press.

SNELL-HORNBY, Mary, *Translation Studies. An Integrated Approach*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins (réédition 1995).

WOODSWORTH, Judith et Sherry SIMON (sous la direction de), « La Traduction et son public », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 1, n° 2, Montréal, Université Concordia.

1989

Actes des cinquièmes assises de la traduction littéraire (1988), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BIGUENET, John et Rainer SCHULTE, *The Craft of Translation*, University of Chicago Press.

BOURGUIGNON, André, Pierre COTET, Jean LAPLANCHE et François ROBERT, *Traduire Freud*, Paris, Presses Universitaires de France.

BRISSET, Annie (sous la direction de), « Carrefours de la traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 2, n° 1, Montréal, Université Concordia.

CONTAMINE, Geneviève (sous la direction de), *Traduction et traducteurs au Moyen-Age*, Actes du colloque international du C. N. R. S., Institut de recherche et d'histoire des textes (26-28 mai 1986), Éditions du C. N. R. S.

LADMIRAL, Jean-René et Edmond Marc LIPIANSKY, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.

LAROSE, Robert (sous la direction de), « L'Erreur en traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 2, n° 2, Montréal, Université Concordia.

RENER, Frederick M., *Interpretatio : Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam, Rodopi.

« Traduire aujourd'hui », *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 2.

VAN HOOFF, Henri, *Traduire l'anglais : théorie et pratique*, Paris, Duculot.

1990

Actes des sixièmes assises de la traduction littéraire (1989), Arles, Actes Sud / ATLAS.

- BALLARD, Michel *et al.*, *La Traduction plurielle*, Presses Universitaires de Lille.
- BASSNETT, Susan et André LEFEVERE (sous la direction de), *Translation, History and Culture*, Londres et New York, Pinter Publishers.
- BENSIMON, Paul et Didier COUPAYE (sous la direction de), « Traduire la poésie », *Palimpsestes*, n° 2, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BENSIMON, Paul et Didier COUPAYE (sous la direction de), « Traduction / Adaptation », *Palimpsestes*, n° 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BENSIMON, Paul et Didier COUPAYE (sous la direction de), « Retraduire », *Palimpsestes*, n° 4, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BRISSET, Annie, *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Québec, Le Préambule.
- GOUANVIC, Jean-Marc (sous la direction de), « L'Agora de la traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 3, n° 1, Montréal, Université Concordia.
- HATIM, Basil et Ian MASON, *Discourse and the Translator*, Londres, Longman.
- HULST, Lieven d', *Cent Ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Presses Universitaires de Lille.
- HURTADO ALBIR, Amparo, *La Notion de fidélité en traduction*, Paris, Didier érudition.
- LEDERER, Marianne (sous la direction de), *Études traductologiques : en hommage à Danica Seleskovitch*, Paris, Lettres modernes.
- « Literary Translation », *Franco-British Studies, Journal of the British Institute in Paris*, n° 10.
- NOUSS, Alexis (sous la direction de), « La Traduction des textes sacrés : le domaine biblique », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 3, n° 2, Montréal, Université Concordia.

1991

- Actes des septièmes assises de la traduction littéraire (1990)*, Arles, Actes Sud / ATLAS.
- BATAILLON, Laure, *Traduire, Écrire*, ATLAS-ATLF, Cognac, Arcane 17.
- BELL, Roger T., *Translation and Translating*, Londres et New York, Longman
- BENSIMON, Paul et Béatrice VAUTHERIN (sous la direction de), « La Mise en relief », *Palimpsestes*, n° 5, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BENSIMON, Paul, Didier COUPAYE, Franck LESSAY et Béatrice VAUTHERIN (sous la direction de), « L'Étranger dans la langue », *Palimpsestes*, n° 6, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- CAYRON, Claire (sous la direction de), *Laure Bataillon : Sur la traduction*, Arles, Actes Sud.

DELIGNE, Alain, *Traduire le traduit. À propos d'Un mot pour un autre, de Jean Tardieu*, Romanistischer Verlag (Jacob Hillen), Abhandlungen zur Sprache und Literatur, n° 32.

DEMANUELLI, Claude et Jean, *Lire et traduire, anglais-français*, Paris, Masson.

FAVRE, Yves-Alain (sous la direction de), « La Traduction des poèmes », *Cahiers de l'université*, n° 22, Université de Pau.

FOLKART, Barbara, *Le Conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Montréal, Les Éditions Balzac.

GUTT, Ernst-August, *Translation and Relevance : Cognition and Context*, Oxford, Blackwell.

HEWSON, Lance et Jacky MARTIN, *Redefining Translation. The Variational Approach*, Londres et New York, Routledge.

KITTEL, Harald et Armin Paul FRANK (sous la direction de), *Interculturality and the Historical Study of Literary Translation*, Berlin, Schmidt.

« Languages and Cultures in Translation Theories », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 4, n° 1, Montréal, Université Concordia.

LEDERER, Marianne et Fortunato ISRAEL (sous la direction de), *La Liberté en traduction*, Actes du colloque international tenu à l'E. S. I. T., Paris, Didier érudition.

LORSCHER, Wolfgang, *Translation Performance, Translation Process and Translation Strategies : A Psycholinguistic Investigation*, Tübingen, Narr.

NEWMARK, Peter, *About Translation*, Clevedon, Multilingual Matters Ltd.

SIMON, Sherry (sous la direction de), « Traduire la théorie », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 4, n° 2, Montréal, Université Concordia.

VAN HOOF, Henri, *Histoire de la traduction en Occident*, Paris, Duculot.

VAN LEUVEN-ZWART, Kitty M. et Ton NAAIJKENS (sous la direction de), *Translation Studies : The State of the Art. Proceedings of the First James S. Holmes Symposium on Translation Studies*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi.

1992

Actes des huitièmes assises de la traduction littéraire (1991), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BALLARD, Michel, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires de Lille.

BARRET-DUCROCQ, Françoise (sous la direction de), *Traduire l'Europe*, Paris, Payot.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline (sous la direction de), *Linguistique contrastive et traduction*, n° 1, Gap / Paris, Ophrys.

KOUSTAS, Jane (sous la direction de), « La Pédagogie de la traduction : questions

actuelles », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 5, n° 1, Montréal, Université Concordia.

LEFEVERE, André, *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, Londres et New York, Routledge.

MOSER-VERREY, Monique (sous la direction de), « Kafka pluriel : réécriture et traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 5, n° 2, Montréal, Université Concordia.

NEUBERT, Albrecht et Gregory M. SHREVE, *Translation as Text*, Londres, Kent State University Press.

PAGNOULLE, Christine (sous la direction de), *Les Gens du passage*, Université de Liège.

SCHULTE, Rainer et John BIGUENET (sous la direction de), *Theories of Translation. An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, The University of Chicago Press.

VENUTI, Lawrence (sous la direction de), *Rethinking Translation – Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres et New York, Routledge.

1993

Actes des neuvièmes assises de la traduction littéraire (1992), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BENSIMON, Paul (sous la direction de), « L'Ordre des mots », *Palimpsestes*, n° 7, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

BENSIMON, Paul (sous la direction de), « Le Traducteur et ses instruments », *Palimpsestes*, n° 8, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

DELABASTITA, Dirk, *There's a Double Tongue : an Investigation into the Translation of Shakespeare's Wordplay, with Special Reference to Hamlet*, Amsterdam / Atlanta, Editions Rodopi B. V.

DELISLE, Jean, *La Traduction raisonnée*, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

GENTZLER, Edwin, *Contemporary Translation Theories*, Londres et New York, Routledge.

GOUANVIC, Jean-Marc (sous la direction de), « Traduction, mixité, politique », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 6, n° 2, Montréal, Université Concordia.

ROMER, Stephen (sous la direction de), « Traductions, passages: le domaine anglais », *GRAAT*, n° 10, Université de Tours.

SAINT-PIERRE, Paul (sous la direction de), « L'Histoire en traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 6, n° 1, Montréal, Université Concordia.

VIGOUROUX-FREY, Nicole (sous la direction de), *Traduire le théâtre aujourd'hui ?*, Presses Universitaires de Rennes.

1994

Actes des dixièmes assises de la traduction littéraire (1993), Arles, Actes Sud / ATLAS.

CHAPDELAINE, Annick et Gillian LANE-MERCIER (sous la direction de), « Traduire les sociolectes », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 7, n° 2, Montréal, Université Concordia.

CHUQUET, Hélène, « Le Présent de narration en anglais et en français », *Linguistique contrastive et traduction*, numéro spécial, Gap / Paris, Ophrys.

DAVOUST, André (sous la direction de), « Poésie en traduction », *Cahiers Charles V*, n° 17, Université de Paris VII.

GOUANVIC, Jean-Marc (sous la direction de), « Genres littéraires et traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 7, n° 1, Montréal, Université Concordia.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline (sous la direction de), *Linguistique contrastive et traduction*, n° 3, Gap / Paris, Ophrys.

LAPLACE, Colette, *Théorie du langage et théorie de la traduction : Les concepts-clefs de trois auteurs : Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Paris, Didier érudition, collection « Traductologie », n° 8.

SIMON, Sherry, *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Québec, Boréal.

1995

Actes des onzièmes assises de la traduction littéraire (1994), Arles, Actes Sud / ATLAS.

BALLARD, Michel (sous la direction de), *Relations discursives et traduction*, Presses Universitaires de Lille.

BENSOUSSAN, Albert, *Confessions d'un traître, essai sur la traduction*, Presses Universitaires de Rennes.

BERMAN, Antoine, *Pour une Critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.

BOULANGER, Jean-Claude (sous la direction de), « Technolectes et dictionnaires », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 8, n° 2, Montréal, Université Concordia.

CHEVALIER, Jean-Claude et Marie-France DELPORT, *Problèmes linguistiques de la traduction. L'Horlogerie de saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan.

DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (sous la direction de), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa / Paris, Presses de l'Université d'Ottawa / Editions Unesco.

DEMANUELLI, Claude et Jean, *La Traduction : mode d'emploi*. Glossaire analytique, Paris, Masson.

DINGWANEY, Anuradha et Carol MAIER (sous la direction de), *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh et Londres, University of Pittsburgh Press.

GAMBIER, Yves (sous la direction de), « Orientations européennes en traductologie », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 8, n° 1, Montréal, Université Concordia.

MOREL, Michel (sous la direction de), « La Lecture du texte traduit », *Palimpsestes*, n° 9, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

SCHAFFNER, Christine et Helen KELLY-HOLMES (sous la direction de), *Cultural Functions of Translation*, Clevedon, Multilingual Matters, Ltd.

TOURY, Gideon, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Benjamins Translation Library, vol. 4, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.

VENUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, Londres et New York, Routledge.

1996

Actes des douzièmes assises de la traduction littéraire (1995), Arles, Actes Sud / ATLAS.

ALVAREZ, Roman et M. CARMEN-AFRICA VIDAL (sous la direction de), *Translation, Power, Subversion*, Clevedon, Multilingual Matters Ltd.

BENSIMON, Paul et Didier COUPAYE (sous la direction de), « Niveaux de langue et registres de la traduction », *Palimpsestes*, n° 10, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

CRONIN, Michael, *Translating Ireland. Translation, Languages, Culture*, Cork, Cork University Press.

DÉPRATS, Jean-Michel (sous la direction de), *Antoine Vitez, le devoir de traduire*, Montpellier, Éditions Climats / Maison Antoine Vitez.

GOUANVIC, Jean-Marc (sous la direction de), « Parcours de traduction / Pathways of Translation », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 9, n° 2, Montréal, Université Concordia.

KLEIN-LATAUD, Christine et Agnès WHITFIELD (sous la direction de), « Le Festin de Babel / Babel's Feast », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 9, n° 1, Montréal, Université Concordia.

1997

Actes des treizièmes assises de la traduction littéraire (1996), Arles, Actes Sud / ATLAS.

CELLE, Agnès, « Étude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais », *Linguistique contrastive et traduction*, numéro spécial, Gap / Paris, Ophrys.

HOAREAU, Lucie, «Étude contrastive de la coordination en français et en anglais », *Linguistique contrastive et traduction*, numéro spécial, Gap / Paris, Ophrys.

SAINT-PIERRE, Paul (sous la direction de), «Post-colonialisme et traduction », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 10, n° 2, Montréal, Université Concordia.

SIMEONI, Daniel (sous la direction de), «Pratiques traductologiques », *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*, vol. 10, n° 1, Montréal, Université Concordia.

« Traduire, hier et aujourd'hui », *L'Atelier du roman*, n° 11.

Claude Bleton

Passages nuageux

13 janvier 1993

Le spectacle de la joie est inépuisable, comme celui des vagues qui déferlent sur la plage. Je regarde par la fenêtre mes filles qui gambadent dans l'eau en criant et sautant. Ces va et vient, ces gestes sans suite, c'est une contemplation dont je ne peux me lasser, et je dois m'arracher comme d'une hypnose pour retourner à ma table de travail.

14 janvier

L'écriture de Carmen Martín Gaité est à mi-chemin entre la narration et l'essai. C'est très difficile pour moi, car si le fil narratif est un enchaînement d'événements jaillis les uns des autres, l'essai est une gerbe d'idées, de sentiments, de reculs et de regards jaillis du tréfonds de l'être, logique qu'il m'est beaucoup plus difficile de cerner si je veux établir en français un texte sous-tendu par la même structure que le texte espagnol.

15 janvier

Je rêve parfois d'avoir cette écriture méticuleuse, qui défie le temps et l'impatience, s'arrête aux détails, méthodiquement, respectant leur dimension lente, cette progression qui conduit d'une chose à l'autre et qui donne le suspense au regard (le mot devient caresse, commande impérieusement au regard de la mémoire de s'attarder sur ce qui s'écrit sous ses yeux, c'est le moment où écriture et sensualité sont le plus proches).

16 janvier

En commençant de traduire ce livre, *Nubosidad variable (Passages nuageux)*, de Carmen Martín Gaité, il s'est passé un phénomène étrange, une sorte de contamination. La démangeaison m'a pris au bout de quelques jours de laisser courir ma plume en parallèle, tenir compagnie au texte d'origine et à mon premier jet. Les écritures caracolent sur le même sentier.

19 janvier

J'ai commencé un cahier dans lequel je colle des coupures de journaux, des photos de mes filles, des traces de mon séjour ici. Nous sommes venus en famille passer une partie de l'hiver près de Murcie, au bord de la mer. Un appartement prêté par des amis, à vingt mètres de la plage. Quand on traduit, il suffit du livre à traduire et d'une machine. Pour le dictionnaire, choisir le pays en fonction de la langue traduite : cela fait un environnement de trente ou quarante millions de dictionnaires... Je disais donc qu'à côté de ce vagabondage des mots, j'ai inauguré un vagabondage des pages. Une feuille de papier favorise cette possibilité d'écrire un mot, de laisser le stylo à mi-course et de relever la tête, de regarder la mer, de baisser les yeux de nouveau et de voir son silence inscrit concrètement sur la page par ce mot laissé en suspens. Certes, dans l'ordinateur, il n'y a pas ce recul de l'écriture, ces allers et retours, tout est toujours parfait, pétri d'esthétique léchée, finie, même les fautes, les horreurs, la machine homogénéise tout, il faut le savoir, et ne pas regarder un brouillon avec l'admiration éperdue de quelqu'un qui croit avoir pondu un chef-d'œuvre simplement parce qu'il a tapé sur un clavier pendant un quart d'heure sans s'arrêter. Miracle de l'inspiration, non, bêtise de la technique qui fait oublier que la machine est un intermédiaire. Voilà, c'était une petite colère gentille vis-à-vis de la machine avec qui je cohabite huit heures par jour.

Je dois rendre dans deux jours les corrections de deux manuscrits pour Flammarion, *La chambre du fond* et *Les petites heures*, qui ne me sont toujours pas arrivés. Il faut reconnaître que La Manga del Mar Menor, au mois de janvier, ressemble à un désert inaccessible à toute manifestation de la civilisation... En tout cas, je crains fort que l'édition se passe de la relecture du modeste traducteur. Tant pis. Le sort du monde n'en sera pas changé, ni le chiffre des ventes de ces deux jolis petits livres.

21 janvier

Les deux manuscrits sont enfin arrivés. Hier. Toute la journée et une partie de la nuit pour les revoir chacun d'une traite et dans leur globalité. *La chambre du fond* me paraît contenir des passages sublimes. Le secret de ce texte est dans un paragraphe où Carmen Martín Gaité dit en gros, je voudrais écrire comme on parle. Et le goût de l'auteur est là, dans le travail profond pour redonner au texte écrit la saveur de l'oreille. *Les petites heures* est un autre parti pris d'écriture. Luis Mateo Díez veut prouver que ce qu'il écrit est écrit, il y a moins de travail en direction de la simplicité, parfois une certaine complaisance au baroque, et son talent réside dans la photo des personnages à travers leurs dialogues.

Pourquoi toujours cette impossibilité à se séparer définitivement du texte d'origine dans les traductions ? Car, en définitive, le seul problème de la traduction est d'arriver enfin à oublier la tyrannie du texte-source. Dans les traductions que j'ai relues ce matin, il y avait : « Le corps l'exige », sans doute pour « *Lo pide el cuerpo* ». J'ai vécu ces sorties entre amis, où l'un d'eux soudain, comme illuminé d'une idée que d'ailleurs tout le monde a en tête, mais qu'importe, c'est le jeu, s'écrie « si nous allions boire un coup », et à titre subsidiaire pour expliquer les dessous de cette idée époustouflante, ce « *Lo pide el cuerpo* » (le corps le demande) qui est tellement lié à un contexte qu'il n'a plus de saveur hors de cet arrière-plan de noceur – même en tout bien tout honneur. Cela confirme une autre idée qui se fraie difficilement un chemin dans ma tête : mieux on connaît une langue par son expérience et sa pratique quotidienne, et plus il devient difficile de la traduire. Quand je vois le mot *café* en espagnol, il ne recouvre plus du tout dans mon esprit la même chose que ce mot en français, pourtant identique (le café est toujours plus amer, souvent pris avec du lait, d'un dosage très précis, correspondant chaque fois à une expérience différente, et quel mal, pour avoir, dans la péninsule, du lait chaud dans le café, pour ne pas boire un glaçon !) ! Et je choisis à dessein le terme le plus facile à traduire.

22 janvier

Ça y est, fin des corrections pour *Les petites heures* et *La chambre du fond*. Ces textes vont désormais vivre leur vie.

25 janvier

J'en suis aux trois-quarts de *Nubosidad variable* ; l'écriture est calculée de façon à donner l'illusion parfaite de la langue de tous les jours, à renvoyer en écho l'impression du vécu avec un ami, un voisin, soi-même, sans qu'il y ait médiation du fallacieux de l'écriture. Mais le roman est aussi autre chose, il est une manipulation complexe du temps ; ainsi la façon de raconter la rencontre entre Sofia et Guillermo s'étale sur plusieurs lettres, nullement chronologiques ; ce qui est chronologique, c'est l'intensité qui lie le récit à son protagoniste, le degré de sentiment, d'écorchure qu'il représente. C'est aussi une entreprise de sauvetage du quotidien, soigneuse et systématique. L'imaginaire est dans la contemplation du détail. J'aime beaucoup ces regards d'éternité, nous avons tous engrangé dans notre mémoire ces trésors de rencontres d'exception.

27 janvier

Nous partons demain à Murcie, pour rencontrer Gonzalo Torrente Ballester qui vient donner une conférence sur je ne sais quoi mais qui vient,

c'est l'essentiel et le miracle, il y avait si longtemps que j'avais envie de le revoir, et nous tous avec, ce sera bref mais super-sympa.

J'arrive vers l'autre rive de *Nubosidad variable* (première version), toujours pas lassé, au contraire, ça y est, je crois que j'ai saisi le *pouls*, il ne reste que des problèmes techniques à résoudre, compréhension de mots ou d'expressions, registres à déterminer. Ces lettres de ces deux femmes qui s'isolent dans la « littérature », qui s'immergent dans l'écriture, selon leur propre expression, pour retrouver le temps et la réalité, sont tendues par le fil de la recherche de la vérité : comment lutter contre le mensonge qui vous ronge comme un cancer.

2 février

Nubosidad variable tire à sa fin, pour le premier jet. Quel travail il me reste ensuite pour donner le fluide à ce mot à mot pâteux. Je me demande parfois si j'y arriverai. Il faudra bien, mais cela me prendra sans doute beaucoup plus de temps que prévu. Dès que j'ai fini, je mets aussi la dernière main à son conte, *Le château aux trois murailles*.

3 février

Pourquoi écrit-on ? Question simple ou complexe, c'est selon. Carmen y répond au passage : « Je ne peux attendre davantage, j'ai besoin de me débarrasser de tous ces petits cahiers, de les porter à Mariana, parce qu'écrire est un prétexte pour la revoir, je veux voir tout de suite, demain sans faute si c'était possible, mon amie Mariana León Jimeno. » (*Nubosidad variable*, p. 366)

On écrit pour un ou plusieurs lecteurs. Cela va de la lettre, pour un lecteur précis et profilé, au roman dont la cour de lecteurs est plus confuse, en passant par le philosophe dont le lectorat est sidéral, sans doute. Il faudrait décrire tous les lecteurs possibles, choisir dans ce catalogue, puis se mettre à écrire. Mais là encore, on n'aurait toujours pas dit pourquoi écrire !

4 février

Il y a quelques heures, j'ai fini la première version de *Nubosidad variable*. Je ne cesse de me demander, à part l'univers romanesque créé par l'auteur, quel est le moteur profond qui l'a tourné vers ce sujet, ces caractères ; l'une des protagonistes se réconcilie avec elle-même quand elle retrouve sa fille, débarrassée (la mère) de ses miasmes de vie ; et je me demande si Carmen n'écrit pas ce qu'elle n'a pas vécu ou au moins ne peut plus vivre. Cela d'ailleurs ne me regarde pas, mais je ne peux m'empêcher de sentir une blessure profonde, qui n'est supportable que parce qu'elle a engendré la création, comme ces deux femmes finissent par pouvoir enfin se

regarder en face grâce à l'écriture qui les pousse vers l'aveu qu'elles sont humaines et qu'elles abdiquent tout amour-propre pour laisser place à l'amour.

5 février

Une lettre de Carmen, adorable et très émue de la mienne, peu habituée à voir des traducteurs qui soient en même temps hommes ! qui cherchent derrière les mots inlassablement les êtres. Et ses lettres sont comme ses livres, comme *Nubosidad variable* ; elle plante d'abord le cadre, dans un respect infini d'elle-même et de son destinataire, « Cher claud, je passe le week-end dans la Sierra de Madrid, dans la maison que j'ai ici avec ma sœur, sur un terrain que mon père avait acheté en 1960. C'est une très belle journée, ensoleillée, et j'ai apporté quelques papiers à relire... » Cela me rappelle les lettres de Sofía et de Mariana, et la règle d'or de Sofía : ne rien raturer, ne rien jeter, et toujours commencer par planter le cadre où l'on écrit, décrire la scène. Il y a beaucoup de Sofía dans Carmen, et ce regard en vrille de Mariana, cette tentative de tout creuser et tout comprendre, c'est l'autre versant de la même nature, le nœud du conflit.

Elle dit quelque chose qui m'émeut aussi beaucoup, parce que c'est l'écho d'une réflexion que je viens de me faire : « Ce dont je me réjouis le plus, naturellement, c'est que le livre te plaise et t'incite à noter des choses, c'est la preuve qu'il est vivant. » Et quand j'ai fini de le traduire, je me suis arrêté d'écrire, de penser, d'agir, je ne sais, pendant un bon moment, devant mon écran, me disant : et maintenant que c'est fini, Sofía et Mariana, que vont-elles devenir ? Sont-elles mortes ? Retombées dans l'inexistence ? Ou bien continuent-elles inlassablement de revoir leurs notes ensemble sur la terrasse de cette guinguette, malgré les intempéries ? Sont-elles figées pour l'éternité dans cette image, ou vont-elles retourner à Madrid, dans le train-train et l'animation de tous les jours, la séparation avec le mari, le travail avec les malades, ou bien n'était-ce qu'une fiction sans lendemain ? Mais je suis le lendemain. Je suis porté et je porte ces personnages trop charnels pour être irréels. Pourtant il est bien peu question de chair dans ce livre.

7 février

Fil. Tout est question de fil : la première phrase, les premiers mots, sont l'extrémité de l'écheveau par lequel miraculeusement tout va se dévider. J'imagine volontiers qu'un essai, un écrit philosophique, sont une somme de phrases dont chacune représente une conquête de la pensée, du raisonnement, victoires de l'« intelligence », alors que dans la fiction, c'est l'abandon de toute « intelligence », de toute crispation sur l'activité rationnelle, qui libère les vannes de l'imaginaire et qui fait que dans le

premier membre de phrase qu'on croit avoir trouvé se trouve contenu tout l'univers qu'on n'a pas encore écrit ni décrit, mais qui pour cette raison même est déjà explicite dans cette amorce de fiction. Je conçois difficilement un écrivain cherchant la « suite » d'une histoire. La seule chose qu'il cherche, c'est le mot qui va suivre, le choisir pour qu'il ne heurte pas le précédent, pour qu'il soit assorti. Le son, la musique, les harmoniques, mais l'histoire proprement dite, il la découvre bien souvent en même temps que le lecteur. Beaucoup d'écrivains déjà m'ont décrit ce phénomène. Ce que ne sait pas le lecteur, l'auteur ne le sait pas davantage.

Je ressens cela tous les jours quand je dois aller raconter l'histoire à mes filles. Je choisis un mot – si le choix est bon, l'histoire se construit, sinon la fiction ne décolle pas et je promène mes petites auditrices dans des décors sans vie, avec des personnages de convenance.

9 février

J'ai fini de revoir *El caminero*, de Pilar Mateos. Ma traduction resserre le texte, j'élague parfois, ce n'est pas une censure, ni une critique de l'auteur, mais j'ai l'impression que c'est une tendance de l'écriture espagnole de mettre trois mots où nous en mettons un seul, et pourtant, une traduction française est plus longue que l'original ; l'espagnol est donc *mathématique-ment* plus concis que le français ! Bref, *El caminero* fera un bon texte français, le problème est le titre. *Le cantonnier* est horrible. Le moins mauvais que j'aie trouvé, c'est *La fille de l'ingénieur*. Je demanderai à Pilar ce qu'elle en pense, mais j'aurais bien voulu quelque chose qui fasse allusion aux chemins de lumière sans tomber dans le faussement lyrique.

10 février

C'est incroyable, angoissant parfois, cette stérilité qui se réduit à une simple envie, celle d'écrire, sans autre objectif que celui de voir des mots défiler sous la plume, pour le seul plaisir, sans avoir rien à dire, rien à écrire. Je suis sûr qu'être écrivain, ce n'est pas cela, ce n'est pas une envie, c'est l'inverse, une respiration, ou une poussée de fièvre qui prend quand on ne s'y attend pas. J'ai dans la mémoire certains entretiens : Pilar Mateos, par exemple, qui n'écrit pas en ce moment, et n'en éprouve ni remords ni angoisse. Je n'ai jamais vu Gonzalo Torrente Ballester, Antonio Muñoz Molina ou Vicente Molina Foix pris par l'angoisse de la page blanche. Suis-je un prétentieux qui voudrait se hisser (j'écris hisser par l'image d'effort que cela représente, pas parce que j'introduis une hiérarchie de valeur entre l'état d'écrivain et de non-écrivain) au rang d'écrivain et qui n'en est pas un ? Il est vrai que chacun d'eux, autant que je sache, dispose de son temps, pleinement. Pourtant, quelle importance ? Qu'est-ce qui m'empêche d'écrire

contre le temps ? Ne pas chercher des excuses où il n'y a que des circonstances. Chacun des auteurs que je connais écrit forcément *contre* quelque chose, sinon à quoi se froterait le silex pour que jaillisse l'étincelle ?

11 février

J'ai fini aussi *El castillo de las tres murallas*, de Carmen ; je ferai une dernière lecture sur papier en rentrant, en même temps que *El caminero*, et je suis maintenant un peu perplexe sur la suite de ce que je vais faire, d'ici la fin de notre séjour ici.

12 février

Et voilà, tout était prêt, j'avais le temps devant moi, mais au dernier moment, rien, le trou noir, toujours le blanc, le noir, bref l'uni, pas de relief. Il n'empêche que j'ai résolu très bien le tout en m'attaquant rien moins qu'à la relecture du *Royaume des voix*, d'Antonio Muñoz Molina, presque mille pages pour faire bonne mesure et ne pas risquer de rester sans rien à faire ! Mais je ne perds rien pour attendre, et je me retrouverai au tournant dans pas longtemps !

18 février

Départ de La Manga demain, avec retour par Bellus, puis Barcelone pendant une petite semaine avant de retrouver la France et ses Français. Quel plaisir rien que d'y penser. Mon bilan ici est positif, comme on dit bêtement, et pas bêtement, je suis content de ce que j'ai fait : une première version de *Nubosidad variable*, et je verrai à Barcelone une bonne part des problèmes rencontrés à cette occasion, j'aurai donc peu de soucis au moment de la mise en français définitive ; la mise au point du *Castillo de las tres murallas* et du *Caminero*, pour lesquels une dernière lecture sur tirage est évidemment nécessaire. Ainsi, je pourrai envoyer le tout et demander ensuite rendez-vous aux éditeurs de littérature-jeunesse pour une éventuelle percée dans ce secteur.

Jean-Christophe Bailly

Espéranto

Essayiste, homme de théâtre, Jean-Christophe Bailly nous offre dans Le propre du langage, Voyages au pays des noms communs (Seuil, 1997), une méditation sur le pouvoir des mots d'une acuité et d'une séduction rares. En voici l'un des chapitres.

Sans doute ne faut-il pas mettre en cause les bonnes intentions de Louis-Lazare Zamenhof lorsqu'il y a environ un siècle il inventa et promut l'espéranto, langue unique et de synthèse destinée à rapprocher les hommes en leur donnant un outil universel de compréhension. Mais derrière l'idée d'un langage commun à tous se profilent une approche réductrice et une dévaluation complète du sens. Tout ce qui privilégie la compréhension mutuelle par rapport à la qualité de la désignation se révèle étranger à l'être du langage, que chaque langue incarne. L'existence de langues multiples en effet ne divise pas le langage mais le déploie ; la forme des signes visuels ou sonores et la ligne de leur enchaînement, le destin phonétique et le lexique de chaque langue ne peuvent pas être considérés comme les variantes d'un modèle théorique que l'on pourrait induire. Le langage n'a pas de centre et chaque langue, en sa particularité, équivaut toujours à la totalité du langage pour ceux qui sont nés en elle. Chacune d'entre elles forme une structure autonome à la fois complète et ouverte, en devenir, résultant d'un long processus de formation. À travers cette structure s'expose la façon dont une

Nous remercions Jean-Christophe Bailly et les éditions du Seuil de nous avoir autorisés à reproduire ce texte.

communauté donnée, plus ou moins vaste ou unie, a pensé sa relation à l'univers et à elle-même. Et ce ne sont pas seulement ici les « choses » désignées qui varient, mais le mode de désignation lui-même. Or chacun de ces modes a formé avec ce qu'il a pu attraper autour de lui un univers entier, immense clavier de prises et de touches dépositaires chaque fois de la totalité de l'expérience du langage.

Ce que la traduction découvre, en tant qu'elle est la conséquence du frottement et des contacts entre groupes humains distincts, c'est l'irréductible différence de ces claviers et la possibilité, à travers ces différences et non pas malgré elles, d'une communauté d'expérience. Mais pour qu'une telle communauté soit seulement pensable, elle doit d'abord s'ouvrir à l'irréductibilité – à l'intraduisible comme tel. L'intraduisible n'est pas un reliquat d'incompréhension subsistant au-delà du passage d'une langue à une autre, il est la forme même sous laquelle toute langue se présente et est exposée à toutes les autres. Non seulement bien des mots ou des tournures se retrouvent sans équivalent, mais surtout, en un sens et en son sens, toute phrase est en son fond idiomatique. Le travail de la traduction, qui consiste à trouver dans un idiome donné des équivalents plausibles de l'idiome de la langue de départ, est toujours en quelque façon désespéré. Mais c'est justement parce que aucune langue ne peut être versée purement et simplement dans une autre que ce travail a un sens et produit une lumière. Ce que la traduction éclaire et renvoie dans son miroir infidèle, c'est la différence comme telle, c'est la singularité formée de chaque langue et, en elle, de chaque phraser – tout phraser ou toute inauguration verbale étant un creusement de l'idiome. Connaître une langue étrangère à fond, ce n'est pas seulement pouvoir la traduire, c'est d'abord être capable d'admirer à fond son étrangeté. Une « bonne traduction » est d'abord un travail d'admiration, un art de s'effacer pour rendre justice. La considération de l'autre qui entre en jeu dans la traduction se présente littéralement comme un seuil. Ce seuil n'est pas une simple porte mais ressemble à une sorte de grand soufflet – spectre où toutes les valeurs possibles, de l'obscurité à la transparence, existent simultanément. Là où la langue est la plus secrète et la plus travaillée, la plus creusée en son secret, là où elle entraîne le langage à être le plus intégralement son propre écho retenti, elle est sans doute, selon le sens courant, la moins traduisible : la langue entraîne le langage à reposer dans ses plis. Or, traduire, c'est tout d'abord déplier et ensuite seulement replier, refaire le même pli dans une autre matière ; ce n'est jamais tenir caché ou scellé, ni non plus dévoiler, c'est reformer le voile, reformer la cachette. L'intraduisible et le traduisible sont en vérité une seule et même

chose, et cette chose, tenue dans chaque langue comme entre elles, est le contraire de l'incompréhensible, c'est la visibilité et la lisibilité de la différence, le travail de la différence auquel chaque langue, déjà en soi ouverte, s'ouvre encore par la traduction, et dans les deux sens : en étant traduite comme en traduisant, en s'en allant hors d'elle comme en ramenant à elle. Posée ainsi entre les termes d'un échange inachevable, la traduction les respecte l'un et l'autre et les oblige mutuellement. Tout autre est le chemin de l'espéranto, qui dissout toute possibilité contractuelle, qui fait table rase de la différence. C'est pourquoi l'espéranto ne constitue pas l'utopie généreuse qu'on a bien voulu voir en lui, mais figure en bonne place parmi les pièges d'un universalisme nivelant, idéologique, mal pensé. L'utopie n'est pas tant le suspens d'un rêve immobile que la tension de ce qui est vers un plus libre déploiement. En ce sens, l'utopie d'une communauté de sens rayonnante fondée sur la conductibilité de la parole est engagée dès chaque acte de traduction, du plus humble au plus savant, elle est même au fond engagée dans tout phraser, dans toute ouverture du sens. Écrire une phrase dans une langue, c'est déjà sans le savoir ouvrir un chemin inconnu dans les autres langues, un chemin qui pourra rester vierge de tout pas pendant des siècles ou pour toujours, mais qui existe. Transformer ce chemin inconnu et latent en une voie praticable, c'est ce que réalise la traduction, avec le désir que la voie ainsi ouverte soit aussi réelle que l'a été le chemin. Une langue « universelle » par contre est et ne peut être qu'une langue sans territoire, une langue sans inconnu et sans chemins, un *digest* de langage.

Ce qui est en fait proposé par l'espéranto, c'est l'image d'un homme neutralisé, équivalent, sans expérience. La débilité même de cette langue a fait d'elle aussitôt une langue morte, une langue mort-né. Mais c'est par d'autres moyens qu'au cours du siècle et sous nos yeux s'est propagée et se propage la formation d'un homme universel, moyen, intégralement traductible. Entre les formes totalitaires de rassemblement, qui continuent d'agir, et l'idéologie de la communication, le langage, et avec lui ses locuteurs, sont pris dans un double piège. Difficilement et avec les moyens du bord, la traduction les évite, mais étroite est la marge où l'on peut continuer de penser que le « noyau dur » des langues – ce bloc obscur où l'on ne peut pénétrer qu'à tâtons, qu'on appelle l'intraductible et où pourtant se réfugie ce que chaque langue a de plus propre et ce qui l'approprie le plus fortement au fait qu'elle est du langage – est en fait le cadeau qu'elles nous font.

Jovica Aćin

Le traducteur à l'œuvre

J'ai entendu certains slavistes français raconter une histoire vraie qu'on préfère ne pas évoquer lors des colloques de traduction. Eux-mêmes la tiennent de Roman Jakobson.

Dans quelques-uns de ses films, tels *Le Miroir* et *Nostalgie*, André Tarkovski cite des vers. Il s'agit des poèmes d'Arseni Tarkovski, son père. Ce Tarkovski, excellent poète, n'a pu publier son premier recueil que sur ses vieux jours, en 1962. Plus tôt, à l'époque du culte de la personnalité en Union soviétique, toute possibilité de publier lui avait été déniée, mais il s'était pourtant fait connaître comme traducteur, et traducteur hors pair. Nul mieux que lui n'a traduit en russe la poésie des peuples du Caucase et d'Asie centrale.

Les soupirs restaient alors coincés dans la gorge. C'était le temps de l'angoisse noire. Les gens, et parfois même des peuples tout entiers, disparaissaient du jour au lendemain. La seule chose qu'on pouvait faire, si l'on était prudent, était de préparer à l'avance un petit sac ou une valise en carton contenant le strict nécessaire. Grâce à Staline et à son énergie prodigieuse qui lui permettait de veiller une bonne partie de la nuit – on racontait à voix basse toutes sortes de choses à ce sujet –, les appels nocturnes n'étaient pas un phénomène rare, et ils ne présageaient rien de bon. Le téléphone sonna donc une nuit aussi chez Tarkovski. On vous embarquait dans le noir, et souvent vous ne revoyiez plus le jour.

– Camarade Tarkovski, ne bougez pas de chez vous. Nous venons vous chercher.

Quand le téléphone avait sonné, Tarkovski était resté cloué sur place. Maintenant, après avoir entendu ces paroles, il ne pouvait que trembler. Il

alla voir si la petite valise contenant un change chaud et quelques babioles personnelles était toujours là où il l'avait laissée. À peine eut-il le temps d'y glisser un morceau de savon, mis de côté depuis longtemps, que des hommes en uniforme gris se tenaient déjà sur le pas de sa porte. « Ils sont là, tout se passe normalement », lui traversa-t-il l'esprit à la vitesse de l'éclair. Avec une correction froide, qu'on pourrait même qualifier de polie, les hommes ordonnèrent au poète de laisser son bagage : il n'en aurait pas besoin !

Les six hommes en uniforme gris firent donc descendre le traducteur dans la rue. Là, devant chez lui, était garée une grande limousine noire aux vitres voilées de petits rideaux, noirs également. Ils roulèrent le long des rues silencieuses et désertes. En son for intérieur, Tarkovski pria et disait adieu à Moscou. Ils arrivèrent au Kremlin. Après qu'on eut contrôlé le véhicule, on les laissa entrer par la porte principale.

On fit avancer Tarkovski dans un labyrinthe de longs couloirs, il traversa des galeries, des postes de contrôle et de garde. Des sonneries retentissaient de l'un à l'autre. On procéda à des vérifications impensables. Ils parvinrent enfin devant une porte richement sculptée et pénétrèrent dans une pièce illuminée de mille feux. Au milieu, une longue table était mise, avec une profusion de cristaux embués, remplis de vodka glacée, de bouteilles d'alcools soigneusement choisis, de coupes de fruits les plus divers. Autour de la table, le Politburo au complet. L'un des dirigeants se retourna et alla à la rencontre de Tarkovski :

– Nous avons entendu parler de vous, camarade Tarkovski. Nous savons quel traducteur émérite vous êtes, et nous avons décidé...

Avant de poursuivre, il appuya sur un bouton.

– Et nous avons décidé de vous confier une tâche d'une importance incommensurable.

D'une pièce contiguë, un officier à la démarche martiale apporta un cahier magnifiquement relié de maroquin rouge.

– Bref, reprit le membre du Politburo, nous avons décidé de publier pour Son soixante-dixième anniversaire une traduction russe de Ses poèmes de jeunesse.

Tarkovski, qui était déjà pâle, blêmit encore davantage. Ayant compris ce qu'on attendait de lui, il se dit : « Cette fois-ci, je suis vraiment foutu ».

– Vous connaissant, nous sommes persuadés que vous saurez vous montrer à la hauteur.

Après avoir prononcé ces paroles, le politicien versa au traducteur de géorgien un verre de la meilleure vodka, à laquelle il ajouta un peu de sel, et ils burent cul-sec. Il ajouta qu'il s'informerait régulièrement de la

progression du travail et précisa que le traducteur devrait n'en parler à personne. Tant que la tâche qui lui était confiée n'était pas achevée, on exigeait de lui le secret absolu.

– Vidons encore un verre au succès de votre entreprise. Son résultat sera le plus beau cadeau qu'on puisse faire aux travailleurs du monde entier, un cadeau incomparable.

Pendant quelques jours, Tarkovski tourna autour de la table sur laquelle était posé le cahier rouge. Il le contemplait avec effroi, sans oser le toucher. Il n'arrêtait pas de murmurer : « Comment traduire cela ? Si je touche à une seule virgule, si je change un seul iota, si je ne trouve pas une rime identique, c'est ma tête qui tombe. Ils ne comprendront pas qu'on ne peut traduire autrement qu'en recréant le texte. »

On téléphonait régulièrement à Tarkovski, toujours la nuit, bien sûr, on lui demandait comment cela avançait. Ben, comme ci, comme ça, répondait-il, sentant dans la voix soucieuse de ses interlocuteurs nocturnes une menace insaisissable, intraduisible, pourrait-on dire. Muet, il opinait du chef, comme s'il voulait ainsi confirmer que le travail qu'il n'avait pas encore commencé progressait bien. « Si je m'écarte tant soit peu de l'original, c'est ma tête qui tombe. » Il en avait le tournis, la nausée. Il était pris à un piège. Comment traduire un auteur promu valeur sacrée ? Si sacré, seul le texte l'était, il pourrait encore se tirer d'affaire. Les Saintes Écritures, la Bible, sont aussi désignées tout simplement comme le Texte, la Lettre. Les Tables de la Loi n'étaient que la traduction de Moïse, mais Dieu l'avait co-signée puisqu'il avait guidé sa main. Une traduction pas si bien aboutie que cela. Dieu l'avait, quoi qu'il en soit, autorisée.

Staline autoriserait-il la traduction de Tarkovski ? Que se passerait-il si elle s'avérait meilleure que l'original ? Si elle présentait des faiblesses ? Staline pourrait difficilement en juger. Mais sa sentence se baserait sur d'autres critères.

Ne voyant pas d'issue possible, Tarkovski prit du papier et fit quelques tentatives. Entre chaque ébauche, il passait par des moments de désespoir, puis de résignation. Puis à nouveau, la feuille blanche, le cahier rouge...

Quelques semaines passèrent, puis on l'appela à nouveau, la nuit, encore une fois. Tarkovski reconnut la voix qui hantait ses cauchemars.

– Avez-vous terminé ?

– Non, pas tout à fait...

– Bon, alors, nous nous contenterons de ce qui est fait, cela n'a plus d'importance. Préparez tout ce que vous avez, qu'il ne reste pas le moindre

brouillon, la moindre copie, cela va sans dire.

On lui fit prendre jusqu'aux carbonés et au ruban de la machine à écrire.

– On va venir vous chercher.

Brisé, désespéré, Tarkovski attendit. Il ne pensait même plus à prendre un maillot de rechange, une couverture, un savon. Comme la fois précédente, six hommes en uniforme gris arrivèrent dans une voiture noire avec des rideaux aux vitres. Au petit jour, ils emmenèrent l'auteur de l'infortunée traduction des poèmes de Staline. Ils roulèrent dans les rues de Moscou désertées. Et ce fut à nouveau le Kremlin, les couloirs, les galeries, les sonneries, les vérifications, les mots de passe. La même salle, mais cette fois-ci sans lumière, sans vin, sans vodka, sans fruits. Seules trois personnes étaient présentes. Celle qui lui avait confié le travail s'approcha de lui.

– Vous avez tout apporté ?

– Oui, tout.

– En êtes-vous absolument certain ? C'est pour votre bien...

– Oui, je crois.

– Bon, donnez-nous tout cela, et signez là.

Ma fin est venue, pensa Tarkovski. Hésitant, il tenta encore de se justifier :

– Mais ce n'est pas terminé... Ce n'est pas au point...

– Cela n'a pas d'importance. Avec la modestie géniale qui le caractérise, le camarade Staline a refusé que ses poèmes soient publiés. Il souhaite même que personne ne sache qu'ils existent. Aussi pour rien au monde n'en dites mot à personne. Sa volonté doit être respectée. Vous pouvez aller.

Sur le chemin du retour, Tarkovski eut un malaise. Sans doute de soulagement.

Traduit du serbe par Mireille Robin

Marie-José Lamorlette

Une lycéenne en stage

En avril 1997, une amie m'a demandé si j'accepterais de prendre en stage sa fille Émilie, dix-sept ans, élève de 1^{ère} littéraire dans un lycée lyonnais. Cette initiative propre à son établissement devait constituer une approche d'un secteur professionnel donné, en vue de la fameuse « orientation » ultérieure. Or Émilie était intéressée (entre autres choses) par les carrières linguistiques.

Perplexité ! J'avais bien reçu une fois une classe entière d'enfants de 9-10 ans pour leur expliquer mon métier, mais occuper une « stagiaire » pendant une semaine entière... Le principal problème pour moi était de pouvoir continuer à traduire tout en fournissant à Émilie (qui me verrait travailler) les éléments nécessaires à son rapport. L'impétrante ayant des inquiétudes du même ordre (passer huit jours assise derrière moi à me regarder traduire, ce que je savais impossible), il était indispensable de trouver un *modus vivendi* satisfaisant les deux parties, d'autant que ce stage devait se dérouler en pension complète.

En fait, après une première journée de léger cafouillage, j'ai compris qu'il fallait d'abord partir du plan fourni par le professeur afin d'opérer un tri et de clarifier les choses. Ce qu'on lui demandait était très « pratique », mais prévu pour une entreprise. Il a fallu adapter les questions à un métier indépendant, pratiqué comme un « art » (ou un artisanat), et en ce qui me concerne comme une passion non seulement intimement mêlée à ma vie, mais débordant sur une foule de sujets annexes !

Deux volets ont découlé de ce tri préliminaire : la partie « formelle », assez envahissante (structure de « l'entreprise », activité servant de cadre au stage, statut de la profession, rémunération, rapports vie professionnelle/vie

personnelle, donneurs d'ordre, organisation de la profession, accès au métier considéré... autant de points qui ont dû être expliqués un par un) et la partie « plaisir », à savoir la traduction en elle-même et les multiples façons pour un traducteur de se tenir informé dans ses innombrables centres d'intérêts (lectures, journaux, revues, contacts divers avec des confrères français ou étrangers, colloques, participations à des salons ou autres manifestations, séjours en collèges, cinéma, etc.).

Pour Émilie, cette dernière partie constituait en général une récréation en fin de journée, lorsqu'elle avait durement planché sur des contrats, des fiches de règlement, l'AGESSA, ATLAS, l'ATLF, le CNL et autres sigles barbares qui nous sont si familiers. Elle se détendait en lisant certaines de mes traductions et en les comparant avec le texte-source (dans mon domaine, la littérature pour la jeunesse, le vocabulaire lui était accessible en anglais et en allemand). Je lui expliquais certains choix de titres, de noms de personnages, de jeux de mots, en essayant de lui rendre sensible le fait que la vraie « fidélité », parfois, consiste à adapter pour restituer au mieux l'effet voulu par l'auteur. Nous nous sommes amusées avec quelques difficultés apparemment intraduisibles au départ – et qui, étonnamment, trouvent une solution « miracle » après une nuit de sommeil (l'émerveillement de tout traducteur). Enfin, cerise sur le gâteau, nous passions nos soirées à regarder des films en V.O. (ce qui m'a permis de découvrir un certain Brad Pitt...)

Comme elle se souciait également d'exécuter des tâches pratiques « comme dans un bureau », exercice requis, je lui ai demandé de classer mon dossier « Droits d'auteur/Frais », ce qui lui a donné un aperçu de la comptabilité que nous devons tenir...

À la fin de la semaine, elle est repartie un peu abasourdie par le foisonnement de ce métier si particulier, qu'elle ne soupçonnait pas aussi riche ni aussi varié. Traduire des livres pour les enfants lui plairait, même si le travail à domicile la rebute un peu (« cela demande beaucoup de volonté »), ainsi que le fait de devoir « tout prendre en charge » (s'assurer un flux continu de travail), à la différence d'un salarié qui s'appuie sur une entreprise et un employeur.

Pour ma part, en lisant plus tard son gros rapport d'une soixantaine de pages (comportant de nombreuses annexes tant littéraires qu'administratives), j'ai eu la satisfaction de constater qu'elle avait acquis et assimilé de nombreuses connaissances totalement neuves pour elle (ce que son professeur a apprécié, la félicitant pour son travail et la pertinence des documents choisis) – mais surtout qu'une petite étincelle était passée !

Marguerite Pozzoli et Bernard Hoepffner

Traducteurs au lycée

Donner aux élèves la curiosité et le goût de la traduction : c'est la démarche qu'ont adoptée plusieurs professeurs du lycée Paul Arène de Sisteron. Depuis trois ans, M. et Mme Caillol, professeurs d'anglais, ont noué des contacts avec des traducteurs de la région et organisent ponctuellement des « Journées européennes de la traduction littéraire ». Les langues à l'honneur sont, évidemment, celles enseignées au lycée – anglais, allemand, italien, espagnol – et un petit groupe de traducteurs fidèles (Jean-Jacques Celly et Bernard Hoepffner pour l'anglais, Peter Krauss pour l'allemand, Marguerite Pozzoli pour l'italien et Claude de Frayssinet pour l'espagnol) propose aux élèves des textes à travailler en atelier. Il s'agit de faire prendre conscience aux élèves de l'importance de la traduction et des problèmes multiples qu'elle pose, lesquels ne tiennent pas uniquement à un exercice de « version ». L'an dernier, une table ronde a permis d'aborder la pratique même du métier de traducteur ; cette année, les ateliers ont prévalu.

Ainsi, en italien, les élèves ont travaillé sur un extrait du roman de Gianfranco Bettin, *Nemmeno il destino*, qui met en scène des adolescents. Les problèmes du registre de langue s'est posé, compte tenu du fait que même s'il parle d'adolescents, le texte est raconté, rétrospectivement, par un narrateur adulte, et dans une langue apparemment simple, mais volontairement dépouillée et poétique. L'emploi du passé simple a ainsi donné lieu à des prises de position très tranchées. Un autre texte, le poème de Stefano Benni, « Ti amo », lui aussi apparemment « simple », a posé le problème du rythme et des sonorités.

Trois groupes ont travaillé, en anglais, sur quelques pages de Henry Darger (*In the Realms of the Unreal*), de Robert Coover (*Briar Rose*) et de Gilbert Sorrentino (*Red the Friend*) ; chacun de ces textes traitait plus ou

moins de l'adolescence et en donnait une image que les élèves ont trouvé assez déconcertante. Les participants (ainsi que les enseignants) avaient été déroutés, lors de la préparation qui avait précédé les ateliers eux-mêmes, par la difficulté des textes (particulièrement celui de Darger) qui s'éloignent souvent d'une syntaxe correcte et contiennent un vocabulaire argotique ou daté ; toutefois, pendant les ateliers, ce sont ces difficultés qui ont provoqué les discussions les plus intéressantes – les débats sur la traduction des expressions « incorrectes » ont rapidement mené à des prises de positions souvent opposées quant au degré de déviation, par rapport à un français « correct », que demandait la traduction et à ce qui était acceptable en français. Quelques suggestions ont pu être intégrées au texte du livre de Robert Coover, alors en cours de traduction ; pouvoir ainsi se rendre utile a particulièrement motivé les participants. Les questions sur le métier de traducteur et la possibilité d'en vivre ont été nombreuses dans chaque atelier.

En espagnol, les groupes ont travaillé sur diverses traductions de *Don Quichotte*, qu'ils ont comparées à la traduction récente d'Aline Schulman.

D'une année sur l'autre, les traducteurs ont pu remarquer les résultats de cette sensibilisation de longue haleine, qui a également compris une visite du Collège des traducteurs d'Arles et une rencontre avec Hubert Nyssen, aux éditions Actes Sud. Par ailleurs, de nombreux élèves de cet établissement participent régulièrement au concours Atlas Junior.

Ajoutons que dans les classes de terminales, depuis quelques années, les nouveaux programmes de Lettres intègrent souvent des œuvres traduites (*La vie est un songe* de Calderón, l'an prochain plusieurs nouvelles de Gogol...). La réaction d'étonnement des élèves face à des « versions » qui ne sont pas identiques, quand ils ont entre les mains des traductions différentes, peut être l'occasion de les intéresser aux problèmes de la traduction. Le 15 mai dernier, un groupe d'élèves de terminale du lycée Jeanne d'Arc d'Arles a rencontré Claude Bleton, directeur du Collège des traducteurs, pour aborder ce sujet à travers la pièce de Calderón. Car si le traducteur est un « passeur » entre les œuvres, il peut aussi faire partager sa passion aux plus jeunes, lecteurs bien plus exigeants qu'on ne l'imagine souvent...

Manuel Serrat Crespo

Traduire en Espagne

Mariano José de Larra, le père du pâle romantisme espagnol, assurait, à l'aube du XIX^e siècle, qu'« en Espagne, écrire c'est pleurer » et ajoutait, chez nous, « on n'écrit pas parce qu'on ne lit pas et on ne lit pas parce qu'on n'écrit pas ». Je cite de mémoire, mais le sens est, assurément, celui-ci : c'était un bien pitoyable métier, en Espagne et au XIX^e siècle, que d'être écrivain.

En fait, quoique plus d'un siècle se soit écoulé, la plainte de Larra – peut-être pour d'autres raisons – est toujours d'actualité et pour le jeune Espagnol qui se lance sur le poussiéreux chemin des lettres, surtout s'il s'agit de traduction, la survie peut devenir un véritable chemin de croix. Certes, la nouvelle loi sur la propriété intellectuelle, promulguée le 11 novembre 1987, a commencé à débroussailler le chemin en reconnaissant, pour la première fois en Espagne, que le travail du traducteur littéraire donnait lieu à des droits patrimoniaux ; mais tant d'années d'inertie et un mépris invétéré pour l'auteur ne peuvent disparaître du fait d'une loi, surtout si – comme le prouve l'expérience – bon nombre de nos éditeurs continuent à ignorer l'existence de cette loi, ou du moins à en donner l'impression, ce qui crée des situations pour le moins cocasses et permet de gagner, il faut l'avouer, quelques procès.

Disons donc clairement que le professionnel de la littérature (écrivain ou traducteur) n'a pas, en Espagne, la vie facile. Les traducteurs littéraires forment une catégorie relativement nombreuse (nous vivons dans un pays où l'on publie beaucoup et où 50 % de la production éditoriale est constituée de livres étrangers) : ils seraient entre 600 et 700, d'après les études récemment publiées par deux des associations professionnelles les plus importantes, la Section autonome des traducteurs littéraires de l'ACE et l'Association

collégiale des écrivains de Catalogne. Néanmoins – et comme dans la majorité des pays qui nous entourent –, une partie non négligeable de ces professionnels ne se consacre pas exclusivement à la traduction littéraire et s'adonne, en alternance, à d'autres activités (l'enseignement, universitaire ou non, mais aussi, comme le montrent les annuaires, les métiers les plus divers, du fonctionnaire des postes à l'active femme au foyer). Peut-être est-ce là l'un des problèmes fondamentaux de la profession en Espagne : tout un chacun – pour peu qu'il sache une langue étrangère – se considère capable de traduire de la littérature, ce qui, évidemment, sature l'offre et maintient les prix à un niveau très bas. D'autant que l'exigence éditoriale – dans ce domaine – n'est généralement pas très grande (à quelques exceptions près, bien sûr). Sans parler des universitaires, professeurs et enseignants des diverses disciplines littéraires, désireux d'étoffer leur « curriculum » et prêts, pour cela, à traduire à des prix bradés, voire sans la moindre rémunération.

Jusqu'à aujourd'hui du moins, lorsque le problème a été débattu dans les différentes associations espagnoles, toutes les solutions envisagées m'ont toujours semblé – mais c'est, bien entendu, une opinion personnelle – inadmissibles ou insatisfaisantes. Il n'a jamais manqué de voix pour dénoncer, dans une optique clairement corporatiste, cette « intrusion dans la profession » que, selon elles, on pourrait éviter en exigeant des diplômes universitaires, en fixant des tarifs minimums et en promulguant une loi qui obligerait à respecter ces conditions. Outre que l'on peut douter de sa mise en application, cela ne me semble pas être une solution adéquate pour une activité que, ne l'oublions pas, nous revendiquons comme essentiellement littéraire et, par conséquent, créative.

Précisons maintenant, pour situer le traducteur littéraire espagnol dans le contexte européen, et sans sortir du monde prosaïque de l'économie, que la page standard qu'exigent habituellement nos éditeurs est – encore ! – de 2 100 signes (30 lignes de 70 caractères) et qu'il n'existe pas de tarif fixe, bien qu'on ait établi, il y a quelques années, en accord avec les représentants des éditeurs, des « contrats-types ». Chaque professionnel doit donc négocier, pour chaque ouvrage, ses émoluments, heureusement considérés depuis la loi sur la propriété intellectuelle comme un à-valoir sur droits proportionnels, dont le montant doit, lui aussi, être négocié (il varie entre 0,5 et 2 % pour les œuvres qui ne sont pas encore tombées dans le domaine public). À condition qu'il s'agisse d'un traducteur déjà expérimenté, on estime que la rémunération moyenne, pour une page standard, varie entre 1 400 et 1 500 pesetas lorsque l'on traduit des langues les plus courantes

(français, anglais, allemand, italien...), c'est-à-dire environ 60 francs français, ce qui, ramené à la norme suisse (1 800 signes par feuillet) ou à la norme française (1 500 signes) représente l'équivalent de 52 FF et 43 FF respectivement. Très loin, hélas, des 160 FF que mentionnait, dans ces mêmes pages, Gilbert Musy en se référant aux pratiques suisses.

Par conséquent, même si l'on tient compte de la différence du coût de la vie, ce genre de comparaison rend, à vrai dire, très jaloux les traducteurs espagnols qui, s'ils se consacrent entièrement à la traduction, et même s'ils n'ont qu'une faible charge de famille, se voient obligés de soutenir un rythme ininterrompu (et épuisant) d'au moins trois cents pages mensuelles, pour mener un train de vie acceptable. Quand je regarde en arrière, il n'est donc pas surprenant que je découvre – semés tout au long de plus de trente ans d'activité professionnelle – une kyrielle de titres qui avoisinent maintenant les quatre cents et où se mêlent, dans un fouillis décourageant – il ne faut pas être sélectif si l'on souhaite continuer à faire bouillir la marmite –, les classiques les plus prestigieux et le livre opportuniste ou imposé par les circonstances, l'étude réfléchie, le dernier prix Goncourt et même l'ouvrage pornographique le plus fruste (il faut de tout pour faire un monde et, heureusement, il existe des pseudonymes).

Ce qui est désespérant – et il s'agit, je crois, d'une autre des aberrations qui pervertissent, en Espagne, notre profession – c'est que, pour la plupart des éditeurs, le contenu et la difficulté du livre n'affectent pas (ou très peu) le montant de l'avance sur droits d'auteur, si bien qu'il est beaucoup plus intéressant – financièrement parlant – de traduire des merdes que de consacrer ses efforts à une littérature plus difficile et de plus d'envergure.

En résumé, bien que le cadre juridique dans lequel s'insère notre profession puisse être considéré, en principe, comme acceptable, la pratique professionnelle continue à prouver, jour après jour, la validité du vieil adage populaire qui affirme, dans le style du plus pur roman picaresque, que « les lois sont faites pour être transgressées ». Et les *transgressions* continuent à se multiplier (des contrats léonins avec des « droits » d'auteur de 0,001 %, par exemple, j'en ai vus !) aux dépens de traducteurs littéraires sans défense qui se heurtent, lorsqu'ils veulent faire respecter leurs droits, à un nombre incalculable d'écueils, dont le moindre n'est pas la progressive concentration du secteur de l'édition, et la formation de grands groupes contre lesquels intenter un procès équivaut à un véritable suicide professionnel : au bout de deux ou trois ans (voire quatre !) de procédure, le traducteur obtiendra probablement un jugement favorable... mais il se verra

immédiatement inscrit sur la « liste noire » de bon nombre de maisons d'édition, chose qu'aucun d'entre nous ne peut se permettre.

Arrêtons là ! Sans m'en rendre compte, j'entonnais de nouveau les plaintes qu'avait jadis émises Larra, oubliant que, petit à petit, grâce en partie au travail des différentes organisations professionnelles, notre statut acquiert un peu de dignité. À cet égard, l'initiative du CEATL, qui a l'intention d'organiser des journées d'étude sur « la traduction et la critique littéraire », constitue un apport très positif à la campagne « le chardon et la rose », entreprise ces dernières années par plusieurs associations professionnelles européennes ; en effet, ce n'est que lorsque la critique littéraire décidera, une fois pour toutes – et en Espagne cela semble encore presque un rêve – de consacrer quelques lignes à la mise en valeur du texte traduit, et lorsque les éditeurs remarqueront que cette valorisation a une incidence sur les ventes, qu'il sera possible, dans un cadre hélas presque exclusivement régi par la loi du marché, de donner une dignité au statut professionnel du traducteur littéraire et, par là, d'augmenter la qualité et la rémunération financière de ses travaux. Chose qui, à mon avis, supposerait aussi d'en finir avec cette prétendue « intrusion dans la profession » parfois si décriée.

Il y a du soleil mais la chaleur n'est pas encore excessive ; Monsieur Malaussène peut attendre et les rues de Barcelone invitent à la promenade. Je vais descendre, lentement, vers la mer tandis que les autres brûlent leurs cils aux lumières fluorescentes des ateliers et des usines... La bouteille est, toujours, toujours, à moitié pleine... Qui a dit que nous ne faisons pas un beau métier ?

Traduit de l'espagnol par Marie Delporte

Jacqueline Henry

Humour, culture, traduction

Deuxième du genre après celle de l'année dernière sur le thème « Traduire l'humour »*, cette journée d'étude a réuni, le 6 avril 1998 à l'université Lille III, les mêmes participants, ce qui témoigne du climat sympathique, ouvert et sans prétention qui y règne. Le public rassemble des enseignants-chercheurs, des doctorants, mais aussi en majeure partie des étudiants de l'UFR d'anglais ou de la formation à la traduction audiovisuelle.

C'est Fabrice Antoine, organisateur de la journée, par ailleurs très intéressé par la terminographie (il collabore au *Harrap's*), qui a ouvert le bal avec une intervention intitulée « L'allusion culturelle dans le dictionnaire bilingue ». Le trait qu'il qualifie de « lexiculturel » est un élément qui contribue à la définition de la surface conceptuelle d'un mot. Or s'il s'agit d'une valeur ajoutée au mot, elle est souvent non dite et lorsqu'elle n'est pas repérée en traduction, il manque nécessairement quelque chose qui fait rayonner le mot. Dans tout texte, à travers des échos, allusions, citations ou associations, il y a une charge lexiculturelle. Parmi les exemples mentionnés qui peuvent poser des problèmes en traduction, citons pêle-mêle : « a bottle of Perrier » (aux États-Unis), « la C.G.T. grecque », « le Tony Blair français », les plus classiques « Quai Conti », « Place Beauvau » ; le domaine culinaire se retrouve aussi dans le lexiculturel : un steak-frites, une dinde aux marrons, ou encore le « spam », « a hero sandwich », sans parler du lexique du sport (base-ball, cricket, golf ou sport hippique) qui se prête bien souvent à des métaphores qu'il faut savoir décrypter.

(*) Cf. William Desmond, « Traduire l'humour », *TransLittérature*, n° 13, été 1997.

La question qui se pose alors est la suivante : dans ce cas, le dictionnaire bilingue nous aide-t-il ? Le plus souvent, il donne une « traduction » isolée d'un mot, et, parfois, il l'insère dans une chaîne de mots. Il arrive aussi, maintenant, dans certains dictionnaires, que figure un marqueur « culture », alors suivi soit d'un emprunt (le terme est maintenu dans sa langue d'origine) soit d'une glose. En effet, le rôle du dictionnaire bilingue n'est ni de définir, ni de donner des explications encyclopédiques. Des nouveautés ont cependant été introduites depuis le *Robert & Collins* 1978 avec, notamment, des notules lexiculturelles dans le *Grand Larousse bilingue*. Pour sa part, le *Hachette/Oxford* cherche à intégrer du « paralexical » dans le corps même des articles en y incluant des informations grammaticales. On peut noter, en général, en analysant dans plusieurs dictionnaires bilingues les articles relatifs à des termes comme « Jacket potato », « spam », « C.G.T. » ou encore « Kleenex », que le lexiculturel est mal représenté. Il y manque des indications sur la fréquence d'utilisation de ces termes, sur leur registre social ou politique, sur leur rapport avec des expressions équivalentes comme « mouchoir en papier » dans le dernier cas cité. Bref, les lexicographes ont encore du pain sur la planche pour que les dictionnaires n'en restent pas à la dénotation et entrent dans la connotation.

Deuxième intervenant de la journée, William Desmond se posait d'emblée comme le « fauteur de fête », c'est-à-dire comme le non-théoricien qui allait simplement offrir la lumière de sa pratique – et son humour – au public et aux autres orateurs. Il nous a parlé de « Dérives sémantiques, courants lexicaux, marées néologiques : feux, balises et amers », avouant d'emblée s'être laissé séduire par la métaphore du traducteur-passeur. Le traducteur est à la fois pilote et vaisseau, il prend sur une rive pour aller déposer sur l'autre des marchandises qui, si possible, doivent être encore en bon état. Mais une métamorphose se produit en cours de route. Et si un capitaine de vaisseau dispose d'instruments qui lui viennent en aide, le traducteur, lui, doit s'en remettre à lui-même pour prendre certaines décisions. Il doit prendre en compte le courant, c'est-à-dire l'évolution perpétuelle de la langue, la marée, c'est-à-dire les néologismes, dont il faut souvent se méfier, et faire naître dans l'esprit du lecteur tout ce qui n'est pas explicitement dans le texte. Pour illustrer sa métaphore, il nous a posé quelques colles extraites de traductions réalisées ou en cours. Et surtout, il a conseillé aux futurs traducteurs présents dans la salle de ne pas hésiter à s'amuser en traduisant lorsque l'original lui-même s'amuse.

Pour Françoise Vreck, enseignante à Lille III et passionnée par le problème de la traduction des jeux de mots, les mentalités évoluent peu dans

ce domaine. Son intervention était intitulée « Fidélité en humour » et son propos était en fait de s'interroger sur l'écart admissible en matière de traduction de jeux de mots ou de blagues. Selon elle, le calque détourne, l'efficacité du jeu de mots n'étant alors plus la même dans les deux langues. Lorsqu'un jeu de mots porte sur un terme polysémique, il faut s'efforcer de recréer un jeu de mots qui conserve un des sèmes premiers et entre en résonance avec un autre sème dans la langue cible. Ainsi, « You shall find me a grave man », pourrait être rendu par « Vous verrez quelle froideur sera la mienne ». Pour ce qui est du procédé employé, elle admet qu'il peut changer lors du passage d'une langue à l'autre. Ainsi, « This is called the West Lothian question because Labour loathe it », jeu de mots paronymique (c-à-d. sur la proximité des sons entre *Lothian* et *loathe it*), pourrait devenir : « On parle de la question écossaise, parce que les Travaillistes craignent de prendre une douche », qui joue sur le sens et le cognitif.

Ce fut ensuite à mon tour de m'exprimer. J'avais intitulé mon intervention « Shakespeare or not Shakespeare. Du traitement de deux allusions culturelles en traduction », car il s'agissait d'analyser deux cas d'allusion au théâtre de Shakespeare dans des textes traduits. Le premier se situait dans un petit ouvrage autobiographique d'une prosatrice américaine contemporaine, M.F.K. Fisher, et le second dans un roman d'un auteur lui aussi américain, Gene Wolfe. Le problème de l'allusion – à un roman, une pièce de théâtre, un discours, une chanson, la Bible, un proverbe, etc. – est double : il convient tout d'abord de la repérer, puisque contrairement à la citation, l'allusion ne comporte pas de marque visible (guillemets, nom de l'auteur) et ensuite, après s'être interrogé sur sa fonction dans le texte, de la rendre en traduction. Les solutions sont alors diverses et, comme toujours, c'est au traducteur, avec sa compréhension du texte et sa sensibilité, de choisir : traduction littérale, dont l'efficacité sur le lecteur cible est bien entendu à mesurer, explicitation, avec introduction dans le texte traduit d'un indice lui permettant au minimum de se rendre compte que le texte présente, à ce point là, une particularité, remplacement par une allusion jugée équivalente dans la langue/culture de traduction, traduction « normale » de l'original avec ajout d'une note du traducteur indiquant la présence d'une allusion dans l'original, recours à un autre procédé stylistique que l'allusion fourni par le « macrotexte ».

Ces deux dernières solutions sont celles qui ont été adoptées dans les textes dont j'ai plus précisément parlé. Dans celui de M.F.K. Fisher, on trouve à la quatrième ligne de l'ouvrage, « *If he [an oyster] should survive the arrows of his own outrageous fortune...* », qui a été rendu par « et si elle

échappe aux traits que lui décoche sa propre outrageuse fortune... » assorti de la NdT suivante : « On aura reconnu le troisième vers du célèbre monologue de *Hamlet*, Acte III, scène 1 ». Je m'incline devant l'habileté rédactionnelle de cette note, mais déplore la présence d'une note du traducteur dès la première page du livre, qui contient par ailleurs déjà un certain nombre de notes d'auteur. Dans le second cas, celui du roman de G. Wolfe, il s'agit d'une vieille dame, Mme Baker, interrogée par un détective à propos de la disparition d'un voisin. Elle déclare : « *There was a car in front of the house when I got to the door, and when they left I heard a startup. I saw the lights in my curtain too, now that I come to think. What light through yonder window breaks, as they say, though naturally, they did not really break it.* » Ici, l'emprunt est fait à *Roméo et Juliette* (II, 2), et comme les traductions existantes de la pièce n'offraient aucune solution me paraissant satisfaisante (elles n'étaient pas assez marquées stylistiquement pour attirer l'attention du lecteur francophone), j'ai exploité la grande particularité du langage de Mme Baker, à savoir sa propension à faire des lapsus, à déformer les mots ou expressions. Dans le texte français, elle dit donc : « ... Maintenant que j'y pense, j'ai été effarée. Je veux dire par là que j'ai vu des lumières à travers les rideaux. » Et c'est la connaissance du macrotexte, autrement dit, de l'ensemble de l'œuvre, qui m'a permis de faire un tel choix.

C'est Mary Wood qui clôtura la journée avec une communication intitulée « De Goldsmith à Pym : comment parler de l'Église d'Angleterre ? » Son propos était de mettre en évidence les problèmes de traduction que soulève le lexique religieux, à partir notamment de *The Vicar of Wakefield* (1766), plusieurs fois traduit, et de trois œuvres de Barbara Pym (de 1953, 1980 et 1985) traduites en français. Que faire d'un *vicar* qui n'est pas un *vicaire* et d'un *curate* qui n'est pas non plus un *curé* ? Convient-il de parler de *ministre*, au risque parfois de méprise entre ministre religieux et ministre public ? Ou encore de *pasteur* ? Cette intervention a fort bien illustré les difficultés que pose, en traduction, l'existence de systèmes « culturels » (ici, religieux) différents et souvent en apparence proches. Entre l'Église anglicane, avec sa High et sa Low Church qui ont chacune leur vocabulaire, et l'Église catholique de France, la traduction est un véritable enfer, ainsi que nous l'a montré Mary Wood en dénonçant, exemples en main, de nombreux contresens dans les textes publiés en français, contresens dus à un manque de connaissance de la lexiculture anglicane.

La journée fut variée, les discussions spontanées et enrichissantes. Avis aux amateurs pour la troisième édition l'année prochaine !

L'humour passé au crible

Dirk Delabatista (sous la direction de)
Traductio. Essays on Punning and Translation
 St Jerome Publishing, Manchester
 et Presses Universitaires de Namur, 1997

Ces onze communications s'intéressent aux jeux de mots dans leurs rapports avec la traduction et sont un complément à un premier volume, *Wordplay and Translation* (sous la même direction éditoriale), à cause du trop-plein de communications qu'avait suscité ce sujet.

Le succès que la réflexion sur l'humour et les jeux de mots remporte de plus en plus auprès des linguistes, depuis quelques années, est d'autant plus significatif qu'ils ne l'abordent plus avec des pincettes, comme ce fut longtemps le cas : ils ne voyaient dans le jeu de mots que le mot « jeu » et *s'amuser* a longtemps été louche aux yeux de personnes dont le *sérieux* est en quelque sorte le fonds de commerce. Ils le traitent maintenant comme thème à part entière, avec pour corollaire de vouloir à tout prix jeter sur ce phénomène le filet à mailles plus ou moins étroites de leurs catégories – ce qui me laisse quelque peu dubitatif.

Car au vu des textes que certains nous soumettent, j'éprouve des sentiments partagés et me demande ce que vaut ce retournement de sensibilité : il y a (à mon sens) quelque chose d'incongru à aborder un tel sujet avec, précisément, autant de sérieux. Je ne vais d'ailleurs sûrement pas manquer de tomber moi-même dans le piège, en dépit de l'équipement de déminage dont je me suis muni pour tirer au passage quelques pétards.

Donc, nos érudits se sont penchés avec sérieux sur la traduction du jeu de mots, car s'il y a *jeu*, il y a aussi *mots*, dans cette expression. Cela fait même un moment qu'ils ont compris ce que savent tous les traducteurs, à savoir que la traduction de l'humour n'est que le cas extrême des difficultés que nous rencontrons, en aucun cas un domaine de difficultés particulières.

Pour exprimer cela, Dirk Delabattista préfère dire : *The recognition and appreciation [autrement dit l'élucidation] of wordplay is fraught with difficulties in itself and presents a paradigmatic example of the whole problem of interpretation.* [« L'identification et l'estimation du jeu de mots sont en elles-mêmes riches de difficultés et nous donnent un exemple paradigmatique de tout le problème de l'interprétation. »] Et il ajoute, pour faire bonne mesure : *The pun lays bare the throbbing inside of the language in full semantic action, exemplifying what Jakobson called its metalingual functions : the text implies a comment on the very language that it employs.* [Soit, traduit sommairement : « Le jeu de mot met à nu la pulsation intérieure du langage en pleine action sémantique, exemple même de ce que Jakobson appelait ses fonctions métalinguistiques : le texte implique un commentaire du langage même qu'il emploie. »] Cependant, si l'on y songe, ce qui permet de qualifier un texte de « littéraire », c'est précisément ce jeu permanent, constitutif, sur la distance qu'il crée par le jeu de mots qu'il utilise (« jeu de mots » comme dans : jeu de cartes). Sinon, me semble-t-il, c'est l'annuaire des chemins de fer ou le mode d'emploi du lave-vaisselle. Sur quoi l'auteur présente le concept de *signature*, le jeu de mots étant ce qui caractériserait de la manière la plus intime l'individualité d'une langue et offrirait donc la plus grande résistance à la traduction.

Les autres communications sont des variations sur le thème suivant : à partir de quelques exemples, comment peut-on ou doit-on traduire le jeu de mots. Kathleen Davis s'appuie précisément sur le concept de signature en cherchant à montrer la façon dont le « post-structuralisme élucide le jeu de mots [et cherche à] dissiper la confusion qui existe par rapport à l'approche de Derrida de la traduisibilité ». Je cite le résumé, car, je l'avoue, je n'ai pas tout compris ; cependant, lorsqu'elle m'explique que « cette approche systémique du sens présente des similitudes avec le point de vue largement partagé par les spécialistes [*scholars*] de la traduction, à savoir que l'unité appropriée d'une traduction est le texte entier, plutôt que les mots et les phrases pris individuellement », là je comprends très bien, mais me dis que le débat n'a pas beaucoup avancé. Un peu plus loin, on lit que « ... en tant que signature, le jeu de mots... pose un problème particulier aux traducteurs : en s'exprimant non seulement *dans* l'idiome mais aussi *sur* l'idiome d'une langue donnée, le jeu de mots enroule cette langue sur elle-même, menaçant de faire s'effondrer l'espace entre *idiome*, ce qui est particulier à une langue, et *idiot*, celui qui ne peut communiquer, deux mots qui viennent du grec *idiōtēs* ... ». Honnêtement, cela me paraît un peu tiré par les cheveux.

La conclusion est que « la différence entre les langues reste irréductible. Si la signature d'une langue exige ma contresignature affirmative mais contestataire d'une autre langue, le jeu de mots, dans une traduction, permet que des langues se rencontrent et qu'au travers de ce qui est précisément leur différence, elles défient et confirment, sans jamais la résoudre, l'identité de l'autre. » Conclusion optimiste, en somme, et le traducteur, qui défie et confirme la différence entre sa langue et celle qu'il traduit depuis toujours (et sans le savoir), pousse un soupir de soulagement, en apprenant que son travail est validé par un Éminent Spécialiste.

Luise von Flotow étudie le problème de la traduction de l'humour et des jeux de mots dans les écrits féministes, sans peut-être tout à fait se rendre compte que l'humour fait depuis longtemps partie de la polémique politique – voir le couplet sur l'esclavage dans *L'Esprit des lois*, ou les réflexions mordantes du *Manifeste du Parti communiste*. Elle montre toutefois très bien que le jeu de mots, loin d'être là « en plus », est un élément moteur, dynamiseur du pamphlet.

Sont étudiés également la traduction des jeux de mots de la Bible hébraïque (Anneke de Vries, Arian J.C. Verheij et Francine Kaufmann), « La métaphore, la polysémie et le jeu de mots dans un cadre linguistique cognitif », joliment sous-titré « Il doit bien y avoir un système sous-jacent à cette folie » (Bistra Alexieva) et la traduction en français des jeux de mots de Shakespeare (Malcolm Offord). J'ai été sidéré, justement, par l'esprit de système de ce dernier article. Pour ne pas être accusé d'exagérer, voici, dans le texte, un passage de l'article en question – on croirait du Wittgenstein :

2.2.6 Formula A + P1 + B + P2. Findings :

Ado 31 (Heels) : Guibillon (i), Messiaen and Saillens (ii)

Ado 32 (marry) : Messiaen and Saillens (v), Guibillon (vi)...

L'acide de l'analyse est ici tellement concentré qu'il détruit radicalement l'objet qu'il étudie – je sais bien qu'on parle d'humour décapant, mais à ce point...

Les responsables de *TransLittérature* ont eu l'idée de me proposer de faire le compte rendu de cet ouvrage car ils connaissent mon intérêt pour l'humour et le jeu de mots : et moi, arroseur arrosé, j'ai accepté d'emblée en espérant dénicher quelques perles à citer dans les dîners en ville pour faire mon intéressant. Certes il est facile de se gausser, comme je l'ai fait sans me gêner, du jargon académique et universitaire et je dois reconnaître qu'au détour de certaines pages, j'ai trouvé quelques réflexions à méditer. On ne

me sortira cependant pas de l'idée que traiter de l'humour d'une manière aussi solennelle relève de la contradiction dans les termes ; que l'enjargonnement systématique d'une activité par essence ludique et joyeuse revient à faire ce que Cocteau reprochait déjà au rêveur qui veut à tout prix raconter son rêve : celui-ci subit le traitement de l'algue, gracieuse, ondoyante et mystérieuse sous l'eau, tas d'herbe pourrissant une fois tirée sur la grève. Bien entendu, les amateurs de coupage de cheveux en quatre ou de pédérastie muscarine ne manqueront pas de se régaler.

William Olivier Desmond

Sappho for ever

L'Égal des dieux
Cent versions d'un poème de Sappho
 Allia, Paris, 1998

« Ce livre s'adresse aux jeunes filles, aux femmes, aux féministes, aux amateurs de ces trois catégories, aux misogynes, aux amantes, aux amants, aux chercheurs de curiosités, aux professionnels du thème, du champ lexical et de la variante, aux experts en chansonnettes, aux collectionneurs, aux lecteurs de Queneau, aux lectrices, aux historiens de la sexualité, aux hellénistes, aux travestis, aux traducteurs, aux traductrices passées et futures. » Je me permets de citer cette quatrième de couverture in extenso pour trois raisons : j'y vois un petit chef-d'œuvre dans un genre difficile entre tous ; les personnes à qui elle se recommande inspirent à *TransLittérature* une vive sympathie – une seule catégorie exceptée ; enfin, le livre y est si parfaitement résumé que le lecteur peut se dispenser de me lire pour vite aller demander à son libraire *L'Égal des dieux, cent versions d'un poème de Sappho*, aux éditions Allia. Il finira ce papier, s'il y tient, en rentrant.

Sappho écrit donc, voilà vingt-six siècles, un poème d'amour dont il nous reste quatre strophes et un vers ; on nous l'offre ici en v.o., suivi d'une mouture latine due à Catulle cinq siècles plus tard et de cent traductions françaises, depuis Louise Labé en 1555 jusqu'à Frédérique Vervliet en 1993 en passant par Ronsard, Baïf, Malherbe, Boileau, Racine, Chénier, Lamartine, Dumas, Banville, Renée Vivien, Yourcenar, Markowicz, Michel Field et d'autres moins connus. Philippe Brunet a patiemment recueilli les cent versions, a rédigé la fameuse 4^e de couv., Karen Haddad-Wotling s'est chargée de la préface, et l'éditeur a édité le tout avec un soin et un goût parfaits.

Si le poème choisi a joui, et jouit plus que jamais (quinze versions en dix ans, de 1984 à 1993 !) d'un tel succès auprès des traducteurs, ce n'est

sans doute pas seulement à cause du sujet déclaré : l'amour. Je cite la traduction juste et fine de Pascal Charvet, n° 93 : « ...cet homme qui face à toi est assis, et proche, t'écoute parler... » « ...ma langue se brise... » « ...mes oreilles résonnent, sur moi une sueur se répand... » « ...Mais il faut tout oser... » Ne doit-on pas voir aussi, dans cette description archétypale du tourment amoureux, une métaphore de la traduction, de ses exquises douleurs, le Texte à Traduire jouant le rôle de l'Aimée ?

Mais ce petit livre si intense ne s'arrête pas là : ce qu'il esquisse, de façon implicite, c'est tout un historique de la langue et de la poésie françaises. Et de la traduction bien sûr ! Aux grincheux qui marmonneraient que le compilateur triche un peu, que nombre de ces traductions ne sont que lointaines adaptations, et encore, bien étranges parfois, on répondra que justement, voilà ce qui nous intéresse ! La fascination exercée par cette accumulation vertigineuse, obsessionnelle (Perec aurait sûrement aimé), tient dans la double dilution qui s'y opère. Dilution de l'original dans ses multiples avatars (qui amène, sur une plus grande échelle que nos modestes « Côte à côte », à mieux cerner la question : que reste-t-il d'un texte une fois traduit?). Dilution enfin de la notion même de traduction. Car où finit la traduction, où commence l'adaptation ? Où tracer la limite entre le licite (traduire) et l'interdit (adapter) ? De quoi se demander, comme le faisait Sacha Marounian dans TL 14 – mais sans tomber comme lui dans la provocation facile – si adapter, c'est toujours mal, toujours défendu.

Au fait, qu'en dirait Sappho elle-même ? Et son poème, dites-moi, qu'est-ce qui nous prouve qu'elle ne l'a pas pompé sur un(e) autre ? Ou traduit de je ne sais quelle langue oubliée ?

Estelle Fontanges

Fidèle au XVII^e siècle

Claude-Gaspar Bachet de Méziriac

De la Traduction (1635)

Introduction et bibliographie de Michel Ballard

Artois Presses Université et

Presses de l'Université d'Ottawa, 1998

« Il n'y a personne qui n'avoue que la qualité la plus essentielle à un bon traducteur est la fidélité », écrit en 1635 Claude-Gaspar Bachet de Méziriac, dans son discours à l'Académie française, *De la Traduction*. Mais que signifie le mot de « fidélité » ? Méziriac va essayer de définir cette notion d'abord de façon théorique, ensuite de façon concrète dans une critique impitoyable de la traduction de Plutarque par Jacques Amyot. « Si quelqu'un aspire à la louange que mérite une fidèle traduction, écrit-il, il faut qu'il observe exactement ces trois points : qu'il n'ajoute rien à ce que dit son auteur, qu'il n'en retranche rien et qu'il n'y apporte aucun changement qui puisse altérer le sens. » Ce sont ces trois principes que Méziriac applique à la traduction des *Vies*. « J'ai remarqué, dit-il, plus de deux mille passages dans le Plutarque François où non seulement le sens de l'auteur n'est pas fidèlement exprimé, mais il est entièrement perverti. »

Grand connaisseur de la langue grecque, Méziriac réalise un véritable travail de « traductologie » par « la rigueur de l'approche scientifique ainsi que celle de la classification adoptée », écrit Michel Ballard dans sa préface. Mais s'il est assez convaincant dans sa critique de la traduction d'Amyot, on ne peut plus le suivre quand il attaque son style auquel il reproche d'être « encore bien éloigné de la pureté du langage qui se voit aux ouvrages de ceux qui sont en réputation de bien écrire aujourd'hui ». Le « aujourd'hui » est révélateur. Le siècle de Louis XIII voyait sa langue comme un « progrès ».

Jean Guiloineau

Du côté des prix de traduction

Le 23 juin 1998, le **prix Maurice-Edgar-Coindreau** a été remis à Michèle Albaret-Maatsch pour sa traduction, *Attrape-Flèche, Mississipi*, de Lewis Nordan, publiée aux éditions Rivages.

Le **prix Gérard-de-Nerval** 1998 a été décerné à Nicole Taubes pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la parution, chez José Corti, de sa traduction, *La nef des fous*, de Sebastian Brant.

Le **prix Charles-Baudelaire** 1998 a été attribué à Géraldine Koff d'Amico pour sa traduction *Des bleus à l'amour*, de Hanif Kureishi, parue aux éditions Christian Bourgois.

Créé en 1985, le **Grand Prix national de la traduction** a disparu cette année et se trouve désormais intégré dans un Grand Prix national de l'écrit englobant l'histoire, les lettres et la poésie. Nous déplorons cette refonte des Grands Prix, inspirée par Catherine Trautmann et le ministère de la Culture, qui retire à la traduction son statut de discipline à part entière.

Les **xv^{es} Assises de la traduction littéraire en Arles** auront lieu les vendredi 13, samedi 14 et dimanche 15 novembre 1998. Après la conférence inaugurale prononcée par Jacques Derrida, une première table ronde, animée par Jean-Claude Lebrun, accueillera l'écrivain Jean Rouaud et plusieurs de ses traducteurs. Gerald Stieg se penchera sur une lettre de Rilke à son traducteur Maurice Betz. Rémy Lambrechts animera une deuxième table ronde sur le thème « Traduire pour un support image ». Enfin, la table ronde ATLF, dirigée par Catherine Weinzorn, s'interrogera sur les conditions de travail du traducteur dans le domaine audiovisuel. Une dizaine d'ateliers par langues viendront compléter ces journées.

Accueillis par les **xv^{es} Assises de la traduction littéraire en Arles**, les **trois réseaux européens de la traduction** – le Conseil européen des associations de traducteurs, les collèges de traducteurs en Europe et les écoles de traduction littéraire – se réuniront le samedi 14 novembre 1998 autour du projet multilatéral MEDA (édition – formation – échanges culturels) destiné à rapprocher les 15 pays de l'Union européenne et les 12 pays du pourtour méditerranéen.

Le 4 avril 1998, le **Collège international des traducteurs d'Arles** et le Conseil d'administration d'ATLAS ont organisé au Collège une réception pour saluer son directeur depuis dix ans, Jacques Thiériot, et accueillir son successeur, Claude Bleton.

Le samedi 13 juin 1998, dans la Salle des fêtes de la Mairie du III^e arrondissement, à Paris, ATLAS a tenu sa **Journée de printemps** sur le thème « Traduire Echenoz ». Le débat, animé par Michel Volkovitch, réunissait, autour de l'écrivain, quelques-uns de ses traducteurs : Christiane Baumann et Gisela Lerch (Allemagne), Ulla Bruncrona (Suède), Masachika Tani (Japon), Guido Waldman (Grande-Bretagne) et Anna Wasilewska (Pologne).

À l'occasion du Salon du livre qui s'est déroulé du 20 au 25 mars 1998 à Paris, Françoise Cartano a animé un débat organisé par la Société des gens de lettres sur « **Le droit d'auteur à l'ère numérique** » auquel ont participé François Coupry, président de la SGDL, Hans Peter Bleuel et Maureen Duffy de l'European Writers' Congress, et Olav Stokkmo de l'IFFRO.

Répondant à l'invitation du CFD, **École des métiers de l'information**, Lise-Eliane Pomier, secrétaire générale de l'ATLF, a, en mars 1998, présenté aux étudiants en secrétariat d'édition la profession de traducteur littéraire, maillon de la chaîne du livre.

Pour leur sixième édition, les **Ambassades 98**, organisées par le CRL-région Centre, ont choisi de donner la parole aux « Écrivains traducteurs ». Ont participé au colloque qui s'est tenu à Tours les 3 et 4 avril 1998 Jacques Ancet, Claude Esteban, Georges-Arthur Goldschmidt, Petr Kral, Gérard Macé, Jean-Yves Masson et Jacqueline Risset.

Dans le cadre de la manifestation **Les Belles Étrangères** consacrée cette année à l'Albanie, Yusuf Vrioni a animé l'atelier de traduction de la SGDL avec les écrivains Mimoza Ahmeti, Fatos Arapi, Ilirjan Bezhani, Xhevahir Spahiu et les traducteurs Elisabeth Chabuel, Christiane Montécot, Irena Rambis et Edmond Tupja.

Signalons la parution d'un beau récit sur l'intimité avec la traduction, ***Insomnia, une traduction nocturne***, de notre consœur Rosie Delpuech, aux éditions Actes Sud, dans la collection « un endroit où aller », 1998.

Après « Traduire la culture », le TRACT, Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais tiendra sa treizième rencontre les 9 et 10 octobre 1998 sur le thème « **Le cliché en traduction** ». Pour tout renseignement sur ce colloque, s'adresser à Paul Bensimon, Institut du monde anglophone, 5 rue de l'École de Médecine, 75006 Paris.

TransLittérature

Bulletin d'abonnement
à adresser, découpé ou recopié, à

ATLAS/TransLittérature
99, rue de Vaugirard, 75006 Paris

Je désire recevoir **TransLittérature** pendant un an
(soit deux numéros, à partir du n° 16)
au tarif de 100 F (France/Europe) ; 120 F (autre pays)*

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays :

Date et signature :

* Joindre un chèque bancaire ou postal, établi à l'ordre de
ATLAS/TransLittérature. De l'étranger, le règlement se fait par mandat
international ou chèque en francs français sur banque française.

TransLittérature

Revue semestrielle

éditée par

l'ATLF

Association des Traducteurs Littéraires de France

et

ATLAS

Assises de la Traduction Littéraire en Arles

99, rue de Vaugirard, 75006 Paris

Tél. : 01 45 49 26 44 ou 01 45 49 18 95

Télécopie : 01 45 49 12 19

Directrice de la publication

Jacqueline Lahana

Responsable éditoriale

Jacqueline Carnaud

Comité de Rédaction

Jacqueline Carnaud, Françoise Cartano,

Claude Ernout, Hélène Henry,

Jacqueline Lahana, Michel Volkovitch

Imprimé à Paris par Le Clavier

Dépôt légal n° 868 – ISSN 1148-1048

Abonnement (1 an) France, Europe : 100 F – Autres pays : 120 F

Prix du numéro : 50 F

TL 15 / été 98